



Retraites : la bataille de l'opinion est engagée

► Dix jours après le début du mouvement de contestation de la réforme des retraites, gouvernement et opposants restent fermes sur leurs positions

► Chaque camp cherche à obtenir le soutien de l'opinion, alors que se profile la perspective du blocage des transports pour les fêtes de fin d'année

► Une journée de mobilisation est prévue mardi 17 décembre, à laquelle s'est ralliée la CFDT, qui réclame l'abandon de l'âge pivot à 64 ans

► Le cas Jean-Paul Delevoye tombe au mauvais moment pour l'exécutif. Le « ministre » des retraites a fourni une déclaration d'intérêts incomplète

► Par ailleurs, les personnels hospitaliers maintiennent la pression et manifesteront pour la deuxième fois mardi

PAGES 8 À 16

Réforme de l'ENA

Les propositions-chocs de la mission Thiriez

Selon les informations du « Monde », la formation des hauts fonctionnaires devrait connaître une refonte d'ampleur, avec un tronc commun aux administrateurs civils, magistrats, commissaires, cadres territoriaux et cadres de santé

PAGE 13

Automobile

La lettre virulente de l'ex-patron de Renault sur Nissan

Trois jours avant son éviction, Thierry Bolloré, directeur général de la firme au losange, dénonçait l'ambiance délétère au sommet du groupe nippon

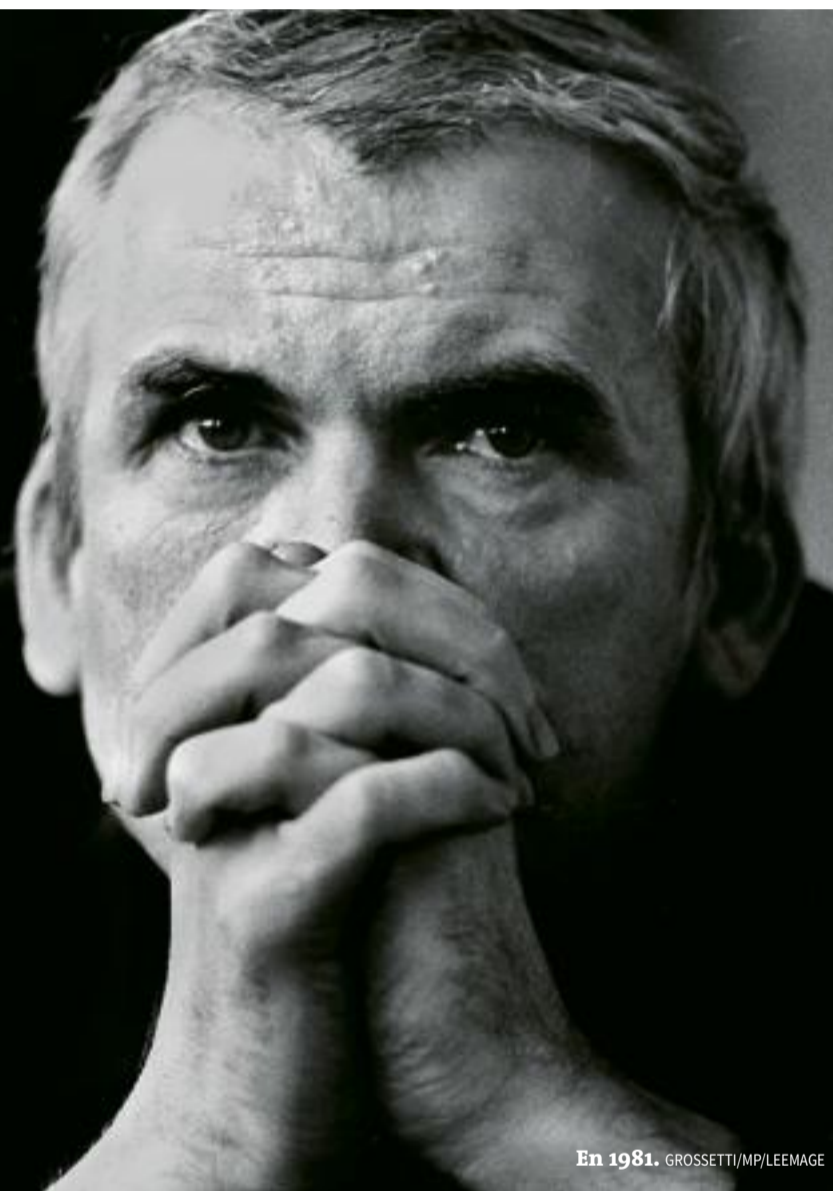
PAGE 17

MILAN KUNDERA LES SECRETS D'UNE VIE

► Le romancier, qui vient de récupérer sa nationalité tchèque, perdue au temps du communisme, vit en France dans la plus grande discrétion

► Dans une enquête en six volets, notre reporter Ariane Chemin retrace son parcours, avant et après la disparition du rideau de fer

PAGES 22-23



En 1981. GROSSETTI/MP/LEEMAGE

Climat

La COP25 se solde par un accord minimal

La 25^e conférence des Nations unies sur le climat (COP25), qui se tenait à Madrid, s'est achevée, dimanche 15 décembre, sur des avancées quasi insignifiantes. Les 196 pays participants se sont montrés plus divisés que jamais, en décalage avec l'appel pressant des jeunes et des scientifiques à agir face à l'urgence climatique. Quatre-vingts États se sont engagés à rehausser leurs ambitions au cours de l'année 2020, mais ils ne représentent que 10,5% des émissions mondiales de CO₂. Les grands émetteurs que sont la Chine, l'Inde ou les États-Unis ont refusé tout effort supplémentaire. La France s'est montrée particulièrement absente. Seule l'Union européenne a montré sa bonne volonté en visant la neutralité carbone d'ici à 2050.

PAGE 2

ÉDITORIAL

UNE CONFÉRENCE SUR LE CLIMAT À OUBLIER

PAGE 35

Rencontre Adjani exprime son soutien à #metoo

L'ACTRICE ISABELLE ADJANI donne une lecture du livre de Cynthia Fleury, *La Fin du courage* (Fayard, 2010), avec Laure Calamy, du 17 au 21 décembre, à La Scala, à Paris. A cette occasion, la comédienne et la philosophe dialoguent dans

Le Monde au sujet du courage: cette vertu malmenée permet d'endurer, mais aussi de se libérer, comme l'ont montré ces comédiennes qui, telle Adèle Haenel, ont rompu le silence sur les violences sexuelles. «Reconnaître

la difficulté d'avoir du courage, ça m'a aidée à en trouver», explique Isabelle Adjani, qui salue le mouvement #metoo. «Être un objet de désir ne doit pas conduire les actrices à subir», estime-t-elle.

PAGE 26

Disparition Anna Karina, héroïne naturelle du cinéma moderne

PAGE 19

Moyen-Orient Un dégel discret s'amorce entre le Qatar et l'Arabie saoudite

PAGE 3

Dossier Où va l'argent des migrants et des diasporas

PAGES 20-21

Cinéma Sélection de DVD et de coffrets à offrir

PAGES 24-25

Hommage à Anna Karina



LE REGARD DE PLANTU



Nouveau

Trouvez votre formation professionnelle avec leboncoin.

leboncoin

Milan Kundera, l'écrivain qui venait du froid

Dans une impasse parisienne, sur un îlot du 7^e arrondissement, un homme au beau visage de boxeur et aux cheveux blancs, portant haut ses 90 ans, et une petite femme brune, fluette, coupe à la garçonne. Deux âmes sœurs, collées l'une à l'autre. Les passants croisant par hasard la longue silhouette voûtée de Milan Kundera accrochée à celle de Véra, sa femme depuis un demi-siècle, éprouvent une légère surprise à les découvrir ainsi, étonnamment vivants.

Le romancier a réussi son coup. A force de refuser tout passage à la télévision depuis trente-cinq ans, il s'est effacé du réel. Pour son public mondialisé, l'auteur de *La Plaisanterie* (1967) est devenu un écrivain fantôme, comme l'Irlandais Samuel Beckett que l'on frôlait dans les mêmes rues, mutique, quelques décennies plus tôt. Ses romans ont pourtant envouté des millions de lecteurs. Du sexe (triste), du rire (grinçant), le « sourire » du chien Karénine, le geste de la main d'Agnès au bord de la piscine... Ses personnages et ses situations restent gravés sans s'oublier. « Une géniale simplicité », résume le romancier Benoît Duteurtre, le premier de ses intimes; *l'intelligence de la banalité des choses.*

Kundera est l'un des écrivains les plus lus au monde : les 49 traductions de ses 17 livres tapissent l'entrée de son appartement comme un couloir de la tour de Babel. Avec son essai *L'Art du roman* (Gallimard, 1986), il est aussi devenu un écrivain pour écrivains. Il a dialogué avec les plus grands, Garcia Marquez, Rushdie, Roth, Sciascia, rencontré le cinéaste italien Fellini. Un tableau de son ami l'artiste britannique Francis Bacon décore son appartement. Les titres de ses romans sont devenus des totems, des citations extraites de ses écrits inondent les réseaux sociaux, le rappeur Nekfeu le cite dans *J'ai le seum*. Pendant ce temps, Kundera organise sa propre disparition.

« JE SUIS EN OVERDOSE DE MOI-MÊME »

En France, tout a commencé après le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, en 1984. Chez Bernard Pivot, sur le plateau de l'émission *Apostrophes*, on découvre ses yeux bleus et son accent charmant. Les médias le veulent. « *Je suis en overdose de moi-même* », s'angoisse-t-il alors devant son ami l'essayiste Christian Salmon, qui l'interroge dans la *Paris Review*. Puis il se mure dans le silence. « *En juin 1985, j'ai fermement décidé: jamais plus d'interviews. Sauf (...) mon copyright, tout mien propos rapporté doit être considéré à partir de cette date comme un faux.* » Sur l'interphone de l'appartement parisien, le nom d'un de ses amis romancier ou celui de son traducteur islandais brouillent les pistes. Pour que Véra Kundera décroche le téléphone, il faut obéir à un code.

Un temps, le couple a songé à s'exiler en Islande, justement, pour vivre plus incognito encore. Ils auraient aussi aimé se fondre dans les montagnes corses, après un séjour idyllique dans une maison de Bastelica, village nationaliste niché dans une châtaigneraie au-dessus d'Ajaccio. Ou encore en Martinique, près de leur ami peintre Ernest Breleur. Ces deux îles étaient celles de leurs escapades préférées, à l'époque où ils vivaient sans passeport. Finalement, les Kundera sont restés parisiens. Et sur leurs gardes.

Même les photos agressent l'écrivain : les rares portraits confiés à la presse sont souvent pris par sa femme, excellente photographe. Lorsque le premier ministre tchèque, l'oligarque « antisystème » Andrej Babis, s'est rendu chez lui à Paris, en novembre 2018, Kundera a posé ses conditions : aucun cliché sur le post Facebook dominical du politique. « *Il est comme un vieil Indien qui a peur qu'on lui vole son âme* », répète souvent Véra.

A la table du café où elle nous a donné rendez-vous, elle lance des anathèmes piquants et piqués aux années de guerre froide : « *Les chiens renifleurs de journalistes doivent être pendus* », gribouille les notes de votre carnet,

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 1/6

A 90 ans, le célèbre romancier vient de récupérer sa nationalité tchèque, perdue au temps du communisme. De Prague à Paris, « Le Monde » retrace le parcours de cet homme secret. Premier volet : les années tchèques

puis éclate de rire – elle est très drôle –, et son visage sculpté s'adoucit. Milan Kundera, lui, a toujours préféré citer Flaubert : « *L'artiste doit faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu.* » Il déteste le goût actuel pour « l'indiscrétion », ce « péché capital » (*New York Times*, 1985). Il a vécu dans une époque d'eaux grises et se méfie des grilles de lecture contemporaines sur la vie à l'Est : « *La police détruit [la vie privée] dans les pays communistes, les journalistes la menacent dans les pays démocratiques.* » Il a posé des scellés sur la sienne.

Par prudence, Kundera préfère envoyer des dessins que des lettres, toujours des personnages étranges, du Picasso façon Barbapapa, ces héros pour enfants aux formes molles et rondes. Archives, tapuscrites, les Kundera ne laissent aucune trace derrière eux. Lorsque, à l'automne 2010, après vingt-quatre ans de services à plein temps, Véra a cessé de gérer seule les affaires de son mari et confié ses droits étrangers à l'agent littéraire américain Andrew Wylie, alias « le Chacal », elle a passé au pilon tous les contrats. « *J'ai appelé les éboueurs, et un quart de siècle de ma vie est parti sous mes yeux en confettis* », confiait-elle il y a un mois à la revue tchèque *Host*. « *Je crois même qu'ils ont brûlé leur propre correspondance* », souffle le philosophe Alain Finkielkraut, un ami de quarante ans.

Devant François Nourissier, pilier aujourd'hui disparu de la vie littéraire française, Kundera a lâché un jour : « *Je n'aime pas faire le mélodrame de ma vie.* » Quelle vie, pourtant ! De sa naissance en 1929, en Tchécoslovaquie, à l'invasion d'Hitler, de la prise de pouvoir des communistes, en 1948, au « printemps de Prague » vingt ans plus tard, du choix de la France comme patrie à sa « renaturalisation », fin novembre 2019, un siècle d'histoire s'enroule autour de la sienne. « *Dans son destin, toute la tragédie de l'Europe de son temps s'est gravée* », a écrit Kundera au sujet de l'un de ses romanciers préférés, le Viennois Hermann Broch (1886-1951). Lui a traversé la guerre froide et accompagne le lent délitement des illusions européennes. Un vrai destin de fiction. Du John le Carré, parfois.

« *Milan Kundera est né en Tchécoslovaquie. En 1975, il s'installe en France.* » Le seul curriculum vitae décliné dans ses livres sonne comme un pied de nez aux biographes. Quand il voit le jour à Brno (prononcer « *Brr-reno* »), la capitale de la Moravie est la deuxième ville de la toute jeune Tchécoslovaquie. Le pays s'est émancipé depuis 1918 de l'Empire austro-hongrois, une mosaïque de nationalités et de langues qui englobait 50 millions d'habitants, s'étendait jusqu'en Ukraine et grondait déjà d'accents nationa-



Milan Kundera, en 1967, à Prague. JOVAN DEZORT/AP

« LE COMMUNISME M'A CAPTIVÉ AUTANT QUE STRAVINSKY, PICASSO ET LE SURREALISME », CONFIE-T-IL EN 1984 AU « MONDE DES LIVRES »

listes. Une métaphore de l'Europe, selon Kundera, « le maximum de diversité sur le minimum d'espace », expliquait-il dans un article intitulé « Un Occident kidnappé », publié en 1983 dans la revue *Le Débat*.

Brno est une ville de province surplombée par une cathédrale et un château. Malgré ses collines, elle n'a pas le charme de Prague, mais c'est un foyer culturel vivace : 130 kilomètres seulement la séparent de Vienne, capitale bouillonnante où s'invente la modernité du siècle naissant – les peintres Klimt et Schiele, Freud et la psychanalyse, la révolution musicale d'Alban Berg, après Mahler. L'ambiance est cosmopolite : étrange aujourd'hui de tomber sur une affiche touristique du « syndicat régional d'initiative » de la ville, datant de 1936, vantant en français les mérites de Brno. A l'époque, en Tchécoslovaquie, beaucoup parlent encore l'allemand.

MILITANT COMMUNISTE ENTHOUSIASTE

De sa mère, Milada, l'écrivain Kundera n'a jamais dit un mot. L'ombre de sa beauté ne se glisse pas dans *Le Livre du rire et de l'oubli* (1979), l'un des plus personnels. La référence, c'est son père, Ludvík Kundera, excellent pianiste et musicologue, professeur au conservatoire, futur recteur de l'académie de musique de Brno, après la guerre. Un esprit d'avant-garde : « *Dans les années 1920, [il] avait rapporté de Paris les pièces pour piano de Darius Milhaud et les avait jouées en Tchécoslovaquie devant le public clairement (très clairement) des concerts de musique moderne* », raconte Kundera dans *Une rencontre*, paru en 2009 chez son éditeur, Gallimard.

Le père de Milan Kundera est un élève du compositeur Leos Janacek, très peu connu en France. A Paris, Milan s'évertuera à le sortir de l'ombre, chroniquant même les spectacles d'opéras ou ses quatuors pour *L'Avant-Scène* ou *Le Monde de la musique* (Benoît Duteurtre, lui aussi musicien, a gardé les articles). Ceux qui ont connu le premier appartement du couple Kundera, rue Littre, dans le quartier de Montparnasse, se souviennent des trois photos trônant sur le bureau de l'écrivain : un cliché du fameux Viennois Hermann Broch, son surmoi littéraire ; un autre de Janacek ; un dernier de son père.

Le jeune homme a hérité de ses longues mains et de son oreille parfaite. « *Un jour où Milan était venu chez moi, boulevard Pasteur*, raconte l'ancien journaliste du *Figaro* et professeur à Sciences Po Alain-Gérard Slama, son ami depuis 1975, j'avais joué les premières mesures de l'ouverture du célèbre concertino de Janacek sur mon Pleyel. Il s'est levé d'un bond et m'avait corrigé un si bémol. » L'enfant uni-

que a été à rude école. Dans *Les Testaments trahis*, paru en 1993, il raconte que son père n'avait pas supporté une de ses improvisations au piano : il « *accourut dans ma chambre, me souleva du tabouret et me porta dans la salle à manger pour me déposer, avec un dégoût à peine dominé, sous la table.* »

L'un des deux professeurs de « composition musicale » du jeune Kundera s'appelle Pavel Haas, un ami de son père, de confession juive et, dit-on, l'élève le plus doué du « maître » Janacek. Un prof délicieux, à l'humour mélancolique, frère d'un légendaire acteur tchèque, Hugo Haas. Nous sommes à la toute fin des années 1930. Kundera a 10 ans et se rend régulièrement chez lui avec son cahier de partitions. Un jour, Pavel Haas cesse de recevoir ses élèves dans son appartement. Il change d'adresse sans arrêt, doit trimbaler son petit piano de meublé en meublé. Un convoi finit par l'emmener du camp de concentration de Terezin jusqu'à celui d'Auschwitz, où il meurt en octobre 1944.

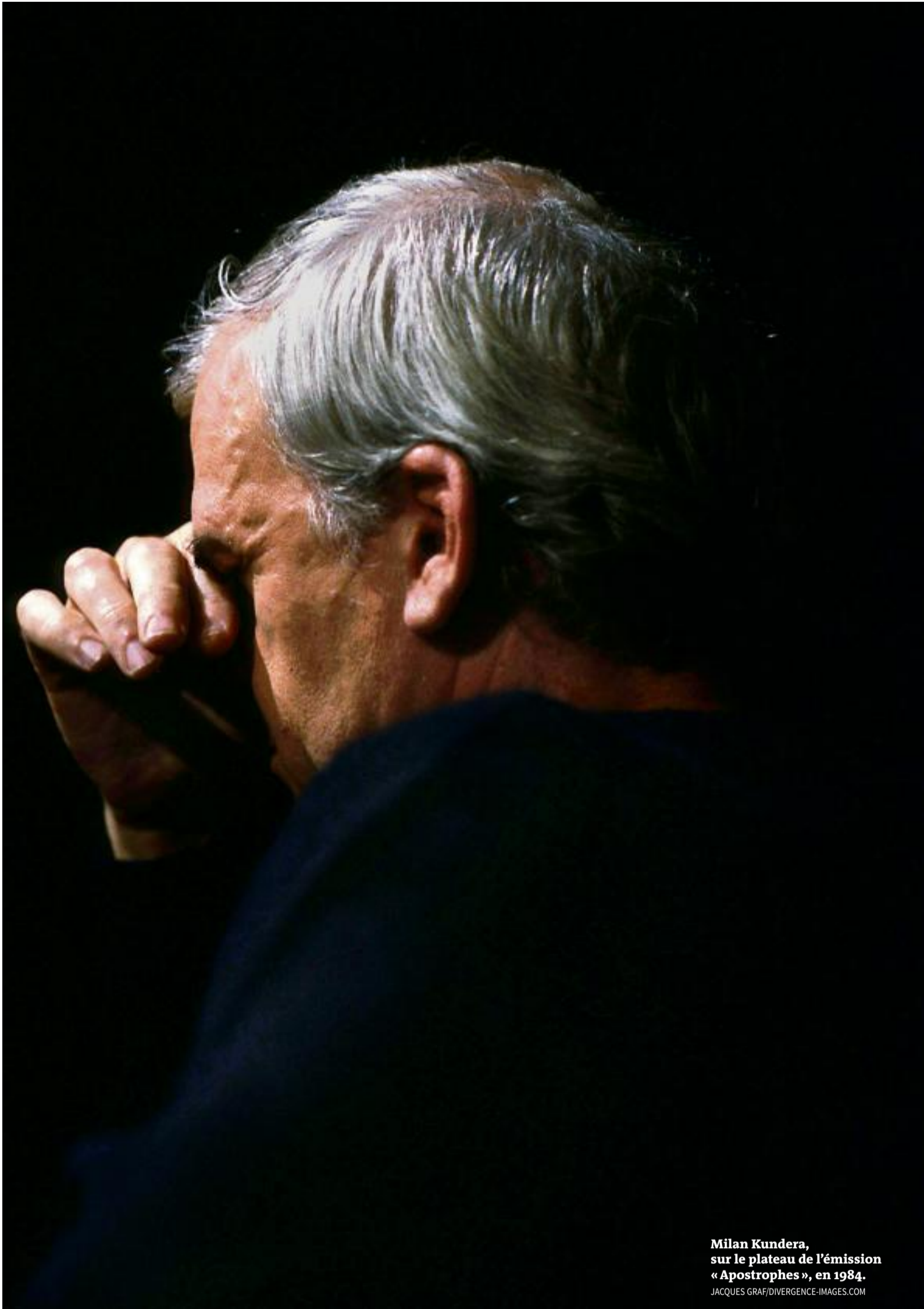
Quatuor pour piano, alto, clarinette et batterie : Kundera entre dans la vie comme compositeur. Et comme militant communiste enthousiaste. Depuis l'âge de 16 ans, il lit Marx avec passion. Deux ans plus tard, en 1947, il adhère au mouvement de jeunesse du parti. Le rideau de fer tombe pourtant sur l'Europe, la divisant en deux. Un an après, le coup de Prague, organisé par Moscou pour installer le PC tchécoslovaque au pouvoir, le fait vibrer. « *Vers 1948, moi aussi (...) j'ai exalté la révolution qu'il avait même fait adhérer son père au parti* », témoigne Alain Finkielkraut.

« *Mon père comptait que je deviendrais [musicien]. Comme dans une famille de médecins, où l'on présuppose (...) que le fils prendra la relève*, a raconté Kundera au *Monde de la musique*. A 18 ou 19 ans, j'ai, disons, trahi mon père – pas personnellement, au contraire, je l'aimais toujours beaucoup. » Le jeune Kundera choisit la littérature. Son premier texte imprimé, en 1947, est un poème dédié « *A la mémoire de Pavel Haas* », son cher prof de « composition » musicale. Un nouvel hommage à la musique. Et beaucoup plus encore... « *On l'ignore en France, mais Milan Kundera a été brièvement marié, une première fois, à la fille de Pavel Haas* », indique le directeur de l'Institut français de Prague, Luc Lévy, passionné par le destin de l'auteur de *La Plaisanterie*. C'était une chanteuse d'opérette de huit ans sa cadette. A 82 ans, Olga Haas vit toujours à Brno, où un journal a publié des photos d'elle en tenue de scène. « *Kundera n'a jamais rien écrit ou dit à son propos* », relève le conseiller culturel.

Durant cette courte union, Kundera croise, de loin, plusieurs figures françaises appelées à jouer un rôle central dans sa vie. La mère de la jeune cantatrice de Brno, médecin et russe, était en effet la première épouse du célèbre linguiste Roman Jakobson. A Moscou, Jakobson fréquentait l'avant-garde russe ; à Paris, il se lie avec la romancière Elsa Triolet et son compagnon Louis Aragon, qui, à partir de 1948, comme les vrais staliens, se met à séjourner régulièrement en Tchécoslovaquie.

Est-ce Jakobson, habitué à naviguer comme lui entre Paris et Prague, qui présente le jeune Kundera à Aragon ? L'écrivain communiste français suit en tout cas son parcours, assistant même, à Prague, à la représentation d'une de ses pièces de théâtre (une autre de ses activités aujourd'hui oubliées).

Milan Kundera a quitté sa province pour la capitale. « *Brno était devenue trop petite* », selon le réalisateur Miloslav Smidmajer, qui prépare un documentaire sur lui. Depuis 1953, il donne des cours sur « l'histoire de la littérature mondiale », puis sur la « théorie du roman » à la FAMU, la faculté de cinéma. Il dirige aussi un séminaire sur le scénario. « *J'ai eu comme élèves presque tous les personnages importants de la nouvelle vague du cinéma tchèque* », note-t-il sur le seul « CV » connu, confié aux



Milan Kundera, sur le plateau de l'émission « Apostrophes », en 1984.

JACQUES GRAF/DIVERGENCE-IMAGES.COM

autorités françaises avant son arrivée en France, et que *Le Monde* a pu consulter. Parmi eux, Jiri Menzel, le « Godard tchèque », mais aussi le futur réalisateur américain Milos Forman, un autre exilé. « C'est à cause du cours de Kundera sur Les Liaisons dangereuses que Forman a fait son film », note Smidmajer.

DE LA POÉSIE AU ROMAN

A peu près à la même époque, en 1951, au restaurant de la gare de Bruntal, en Moravie du Nord, une jeune fille de 16 ans, belle, brune et vive s'épuise à servir des bières. Les communistes « réformateurs » ne sont pas encore arrivés au pouvoir. Après le coup de Prague, sa mère, divorcée, a été chassée hors de la capitale ; son père croupit en prison. Véra Hrabankova, 16 ans, n'a jamais voulu adhérer aux Pionniers, l'organisation de jeunesse du parti, ni aux Jeunesses socialistes, et, « pour ne pas devenir folle », elle apprend par cœur des vers de Desnos et *La Jeune Fille et la Mort*, de Gorki, en courant les concours de poésie.

Comme souvent en Europe centrale, la poésie est plus qu'une spécialité ; elle « fait partie du cœur et de la vie », écrivait Stefan Zweig. Durant douze ans, Kundera en publie lui-même plusieurs recueils. « Avant d'évoluer

vers le cœur de son inspiration – les rapports hommes-femmes, notamment –, ses premiers poèmes sont régionalistes et militants, raconte Jean-Dominique Brierre, auteur d'une biographie « littéraire » intitulée *Milan Kundera, une vie d'écrivain* (Écriture, 336 pages, 20 euros). Certains textes faisaient l'éloge de Staline. »

Le poète veut tourner la page. En entrant dans les années 1960, il choisit définitivement le roman. « Un virage décisif dans son œuvre et dans sa vie, note Christian Salmon, qui inspirera *La vie est ailleurs* [1973]. » Le héros de ce roman, Jaromil, est un très jeune poète qui vit avec un engouement délirant le coup de Prague, avant de devenir un informateur de la police. En 1963, les nouvelles de *Risibles amours* installent le style lucide, ironique et désabusé de Kundera et lancent sa carrière littéraire, sous l'œil attentif de prestigieux parrains. L'une des nouvelles du recueil a déjà été traduite en français dans la revue de Sartre, *Les Temps modernes*, une autre a trouvé refuge dans *Les Lettres françaises* d'Aragon. Vive la France !

Il n'aime pas évoquer le sujet, et ses lecteurs l'ignorent souvent, mais, à Prague, ces années-là, Kundera est encore un intellectuel proche du parti. En juin 1967, dans une salle

APRÈS
LE PRINTEMPS
DE PRAGUE,
C'EST LE DÉBUT
D'UN GRAND
MALENTENDU.
KUNDERA VOULAIT
ÊTRE RECONNU
COMME ÉCRIVAIN ?
ON CÉLÈBRE
L'INTELLECTUEL
ENGAGÉ

du palais Vinohrady toute tendue de drapeaux rouges, il inaugure le 4^e congrès des écrivains tchécoslovaques. Sa contribution est intitulée : « Rendre à la littérature sa qualité et sa dignité ». Ce jour-là, en dénonçant la mise à mort de la culture tchèque, il ouvre pourtant une brèche. Au lieu de célébrer leur dévouement au régime communiste, les intervenants suivants évoquent la suppression de la « censure ». Le pouvoir communiste tremble pour la première fois.

Dans la foulée, plusieurs écrivains sont bannis du parti. Kundera, lui, s'en sort avec un blâme. Quelques jours plus tard, il se marie discrètement avec une présentatrice de télévision, très drôle, de six ans sa cadette. C'est Véra, la jeune fille de la gare de Bruntal. Elle a gagné son concours de poésie, puis s'est fait repérer par la radio-télé publique. Elle apprend le métier sur le terrain, entre Prague et Brno. Voici comment elle raconte leur rencontre dans son entretien à la revue tchèque *Host*. Une nuit, rue Lénine, à Brno, elle croise un poète dont elle connaît les vers. Il se promène avec un homme qu'on lui présente comme étant Milan Kundera. Lors de leur premier rendez-vous, il lui demande : « Vous tapez à la machine, mademoiselle Hrabankova ? » Puis,

après une séance de travail : « Je vous rappelle. » Comment faire plus « kunderien » ?

A 32 ans, l'épouse du romancier est devenue une vedette de la télévision tchèque. « Une sorte de Christine Ockrent », a résumé un jour Kundera devant son ami parisien Slama. « Comme Anne Sinclair », nous glisse pour sa part Véra. La même notoriété en tout cas, car elle était plutôt « speakerine », dit-elle, présentatrice. A l'époque, elle fraie avec une joyeuse bande de copains. Les passants lui sourient dans la rue. Tout le monde connaît ses yeux brillants, sa coupe à la Jean Seberg.

Kundera a achevé *La Plaisanterie* depuis deux ans. Le roman est à l'« observation » aux bureaux de la censure, et il n'est guère optimiste. Il lui faudrait une traduction. A Paris, un de ses amis tchèques, l'écrivain Antonin Liehm, exclu du parti après le fameux congrès des écrivains, a confié le manuscrit à Aragon, membre du comité central du PCF. « Aragon voyait en Kundera une sorte de frère de trente-deux ans son cadet, juge « l'aragonien » Reynald Lahanque, professeur émérite de littérature à l'université de Lorraine. Il s'engage à fond auprès de ses amis de Gallimard pour que le livre paraisse en français et, avant même de le lire, avait promis une préface. »

Surprise, le manuscrit paraît finalement en avril 1967 en Tchécoslovaquie sans aucun changement. Mieux : l'année suivante, en plein « printemps de Prague » et alors que la censure est officiellement supprimée, Milan Kundera reçoit le prix de l'Union des écrivains tchèques. Quelque 120 000 exemplaires de *La Plaisanterie* sont vendus dans le pays, tandis qu'à Paris Gallimard prépare sa traduction pour l'automne 1968. Mais dans la nuit du 20 au 21 août, coup de théâtre : les chars soviétiques pénètrent dans la capitale.

ARAGON MODIFIE SA PRÉFACE

« Les avions tournaient dans le ciel, nous raconte Véra Kundera. *La télévision est venue me chercher à 5 heures du matin chez moi pour que j'aille dans le studio.* » Beaucoup de Tchèques s'en souviennent : c'est elle qui annonce aux téléspectateurs l'invasion des troupes du pacte de Varsovie. On se croirait dans un roman de son mari, où hasards et coïncidences font toujours basculer l'intrigue.

A Paris, oreille vissée au transistor, Aragon modifie in extremis sa préface – toujours aussi élogieuse – pour coller aux événements et déplorer l'intervention des tanks russes. Kundera a été autorisé à rejoindre Paris pour ce qu'on appellerait de nos jours sa « promo ». L'actualité aide le roman. « Un témoignage sur la Tchécoslovaquie des années stalinienne », titre la presse. C'est le début d'un grand malentendu. Kundera voulait être reconnu comme écrivain ? On célèbre l'intellectuel engagé. « Pour tout le monde, j'étais un soldat monté sur un char », s'amusera-t-il plus tard dans un entretien au quotidien italien *La Repubblica*.

Il croit encore au socialisme à visage humain, et ferraille avec un autre écrivain, non communiste, lui : Vaclav Havel. « Dans un article de décembre 1968, il reproche au futur président tchèque d'« user des arguments d'une personne qui n'a jamais accepté les idéaux communistes », rappelle Reynald Lahanque. Mais Kundera doit déchanter : la critique « réformiste » est devenue impossible. Il est désormais vu comme un des meneurs de l'opposition intellectuelle à la « normalisation ».

En 1969, Véra est licenciée de la télévision. « D'une main, je tenais un crocodile [une récompense prestigieuse de la télé du pays], de l'autre, ma lettre de licenciement », s'amuse-t-elle dans *Host*. L'année suivante, son mari est exclu du parti, puis reçoit à son tour une lettre de la FAMU, la faculté de cinéma, que *Le Monde* a pu lire. « Cher camarade, écrit le doyen de l'école, après avoir dressé le bilan de vos activités pendant les années 1968 et 1969, le conseil a jugé nécessaire d'annuler votre contrat de travail à partir du 30 septembre 1971. »

« Qui ne marche pas avec nous est contre nous », disaient les communistes sous l'occupation russe. Les livres de Kundera sont retirés des bibliothèques et des librairies. « Je n'existais plus », résume-t-il à François Nourissier. Son père aussi est inquiété par le régime. La « maquette » (le master) du premier enregistrement de *Concertino* de Janacek, que Ludvik Kundera avait préparée, est détruite. « Depuis 1968, il était à l'index à cause de moi », a raconté son fils au *Monde de la musique*.

Après dix longues années d'aphasie, ce père tant admiré meurt en mai 1971, sans avoir achevé le livre qu'il voulait consacrer aux sonates de Beethoven. Le climat de peur est tel que Milan Kundera ne reçoit que deux lettres de condoléances. Le jour des obsèques, quatre musiciens jouent le second quatuor à cordes de Janacek : « Dans ce temps sombre de l'occupation, j'ai interdit tout discours », raconte en 2009 Kundera dans *Une rencontre*. La cérémonie est suivie par les hommes en gris de la police secrète, chargés de surveiller le romancier. ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article Un écrivain sous haute surveillance

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 216
Sous le communisme, l'écrivain tchèque fut espionné par la police secrète de son pays. A Prague, « Le Monde » a consulté les archives où il figure sous deux noms de code : « le poète », puis « l'élitiste »

PRAGUE - envoyée spéciale

En ce 1^{er} juin 1974, l'écrivain Milan Kundera, alias Elitiste I, « quitte son domicile, tête nue, vêtu d'un costume sombre, chaussures noires. Il est accompagné de son épouse. Ils attendent un moment devant leur domicile. A 10 h 05, un véhicule immatriculé ABJ 6797 arrive devant le domicile d'Elitiste I. Le conducteur du véhicule est G. Il est accompagné d'un inconnu. Le sujet et son épouse montent dans le véhicule, qui démarre en direction de la rue Ricna, où il se gare ».

17 décembre 1973. Elitiste II, le nom de code désignant Vera Kundera, « s'est rendue au café du Musée ethnographique de Brno pour rencontrer Z. K., un acteur qui vit avec la comédienne V. F. Le rendez-vous avait été fixé à l'avance. Ils sont arrivés l'un après l'autre. Après une conversation d'environ une demi-heure, notre source a vu Kunderova [la femme de Kundera, en tchèque] demander au garçon de café une feuille de papier A4 où elle a écrit. Le texte mentionne "O. S." et son numéro de téléphone. Vera Kundera a donné ce papier à Z. K. Notre source a ensuite vu Kunderova discuter "accouplement de boxers" avec le garçon de café. Elle n'était pas certaine que son boxer, Honza, un pur race mâle, puisse féconder la femelle du garçon de café ».

Durant la décennie 1970 et jusqu'au milieu des années 1980, toute la vie de Milan Kundera a été couchée ainsi, noir sur blanc. Pas moins de 2374 pages perforées, frappées des tampons « secret-défense » ou « top secret ». Tapés sur les machines à écrire, ces procès-verbaux absurdes au point de frôler parfois le comique font partie du dossier consacré par la police secrète tchécoslovaque, la StB, à l'écrivain. A Prague, ils sont conservés à l'Institut d'études des régimes totalitaires, qui, depuis 2007, rassemble toutes les archives du ministère de l'intérieur héritées de la période communiste. La preuve écrite d'une paranoïa généralisée et glaçante.

Écoutes téléphoniques, conversations captées dans l'appartement du couple, filatures, clichés, courriers interceptés et ouverts... Pendant dix ans, les Kundera ont été placés, comme tant d'autres, sous la surveillance de la StB. Ils ont été les victimes d'un plan en deux étapes, que l'historien Petr Zidek, qui travaille depuis plus de vingt ans sur ces archives et les a explorées pour le quotidien *Lidové Noviny*, résume ainsi : « D'abord, les forcer à quitter le pays. Ensuite, les empêcher de revenir de l'étranger. »

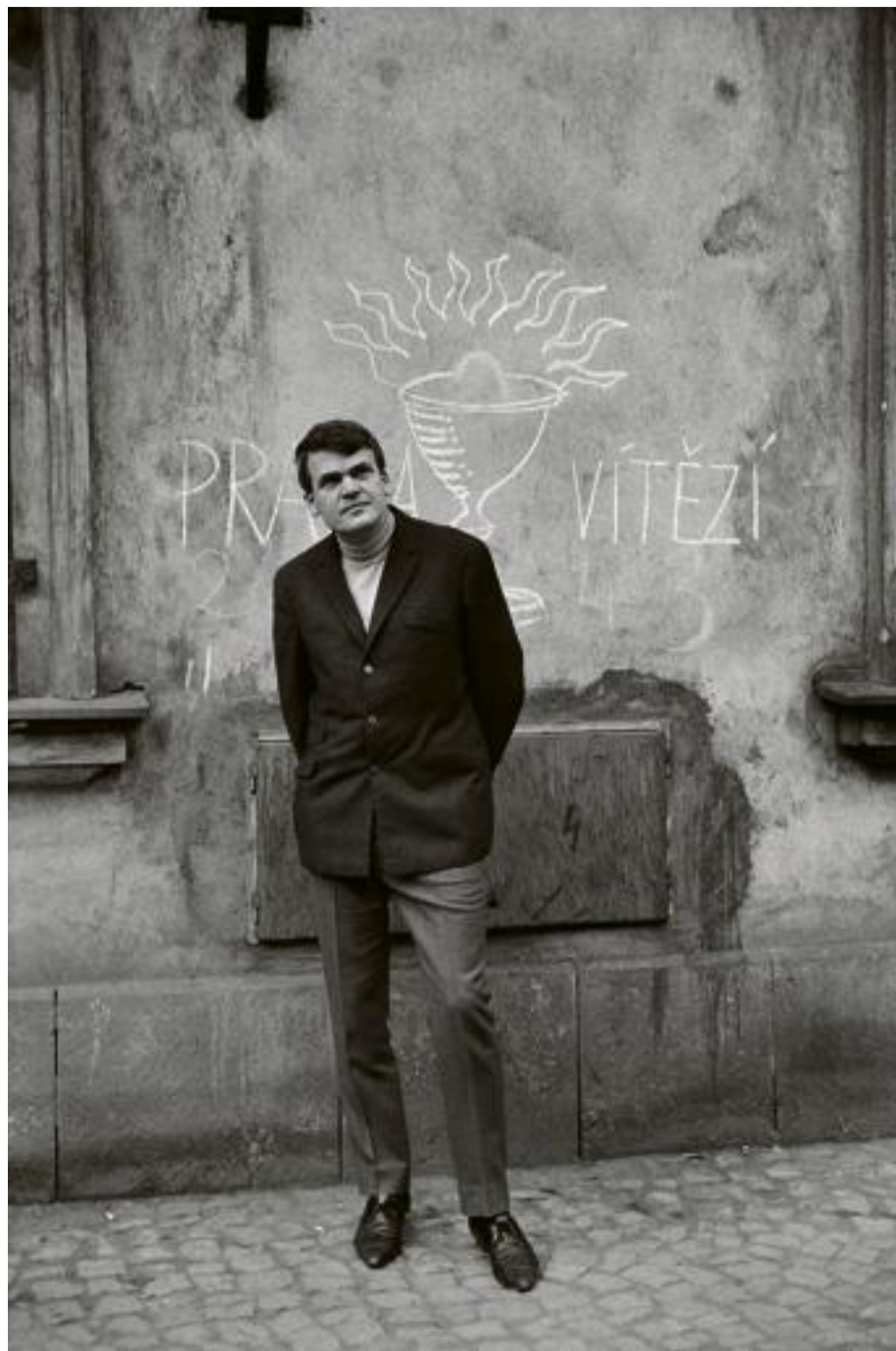
UN « ENNEMI DE CATÉGORIE 2 »

Appareil photo caché dans leur manteau l'hiver, déguisés en faux touristes bulgares l'été, à pied ou à bord de grosses Volga, les hommes de la StB ont filé, photographié, traqué le couple jusque dans son intimité. Tout y passe, des soucis de santé aux promenades au parc Kampa, des considérations littéraires ou politiques aux confidences de Milan Kundera à une diseuse de bonne aventure installée à Kolin, à 60 kilomètres de la capitale. Vu le compte rendu, la voyante n'a pas hésité à s'épancher devant les agents. « C'est dans les dossiers des archives de la police que se trouve notre seule immortalité », grince Kundera dans *Le Livre du rire et de l'oubli* (1979).

L'énergie déployée par les hommes en gris fascine. Après le rendez-vous où il fut question de chiens de race, le lieutenant de police conclut : « Vérifier S. K. Identifier O. S. Informer camarade P. de la division II/A. » Puis : « Faire deux copies, une pour le dossier Elitiste, une autre pour le dossier de travail. » Ce qui fait froid dans le dos ? Les témoignages des nombreux mouchards, ces amis ou connaissances disposés à collaborer, souvent en raison des pressions exercées par la StB sur leur emploi ou leur famille. Comme pour tant d'intellectuels dans le viseur du régime communiste, leurs conversations avec Kundera sont retranscrites dès le café ou la chope de bière avalés, parfois sur deux ou trois pages. « Il a dit »... « J'ai répondu »... « Il a objecté »...

C'est après le printemps de Prague, en 1968, que la police secrète a commencé à se pencher pour de bon sur le cas Kundera. Jusque-là, le maître de conférences de l'école de cinéma avait la confiance du Parti communiste. Il pouvait se rendre à Paris, même si, au retour, il devait « faire un rapport, parfois sous la menace », rappelle Petr Zidek. La StB lui reproche désormais d'avoir « fortement influencé » le cours des débats sur la censure et de « contester les mesures du Parti et du gouvernement en matière culturelle ».

Un dossier « Basnik » est ouvert le 9 janvier 1968. Il reprend le nom de code qui avait déjà été attribué par la StB à Kundera, en décembre 1959, puis est fermé et détruit en mai 1962 : rien de passionnant à signaler.



Milan Kundera, à Prague, en 1969.

GISELE FREUND/RMN-IMEC/FONDS MCC

Sous haute surveillance



Une page du dossier « Elitar » ouvert par la police secrète tchécoslovaque sur Milan Kundera.

« LE MONDE »

« Basnik » signifie « le poète » en tchèque. Humour involontaire des hommes en gris : ce sera aussi le surnom de Jaromil, le héros de *La vie est ailleurs* (1973). Mais après son licenciement de la fac, en 1970, puis son exclusion du Parti, Kundera devient aux yeux des « services » un « ennemi de catégorie 2 ». En septembre 1971, alors que l'écrivain a 42 ans, est ouverte l'opération « Elitar », « Elitiste », suivie quelques mois plus tard d'« Elitar II », pour sa femme. Justification du nom de code par la StB : « La théorie de l'élitisme est ancrée en lui. »

Dès lors, leur vie devient une enfer – la dictature de la transparence. Ils doivent déployer mille ruses. Un exemple. Le romancier Josef Skvorecky, qui a quitté Prague après l'invasion soviétique et créé en 1971 au Canada la maison d'édition Sixty-Eight Publishers, rêve de publier les ouvrages de Kundera en tchèque dans son pays d'adoption. Il a besoin de l'accord de l'écrivain, mais il faut rester discret. Comment transmettre la proposition ? En décembre 1973, contact est pris avec une certaine Amber Bousoglou, journaliste. Au service étranger du Monde, cette exilée tchèque, aujourd'hui décédée, couvre l'Europe de l'Est et l'Union soviétique. Elle joue les intermédiaires entre l'éditeur et les Kundera. S'ils sont hostiles à ce projet, une courte lettre anodine à Skvorecky suffira. Si l'écrivain est d'accord, « un télégramme ou une carte postale », simplement signés « Vera », avec ces mots : « Avec un peu de retard, bon anniversaire ! » L'éditeur de Toronto comprendra.

Une question obsède la sécurité d'Etat : le couple veut-il émigrer ? Pour en avoir le cœur net, elle passe au crible ses relations avec les « contacts » des Kundera à l'Ouest. Déjà, en 1969, les agents avaient noté que Milan Kundera entamait « d'intéressantes relations avec l'étranger », notamment avec « le linguiste Roman Jakobson », un Américain d'origine russe dont la StB fait à tort son « oncle », et qui était en réalité le beau-père de sa première femme. Du coup, la StB se passionne pour les amis écrivains du romancier. Et sur les microfiches archivées, c'est toute une épo-

que du monde des lettres qui ressuscite tout à coup sous nos yeux...

Entre mille noms tchèques, voilà qu'apparaît celui de Philip Roth. L'auteur américain a fait la connaissance de Kundera à Prague en 1973 (à cette date, les services locaux voient en Roth un « ennemi », en raison notamment de son adhésion aux thèses du « sionisme international »). Leur rencontre marque le début d'une forte amitié. L'auteur de *Portnoy et son complexe* (1969) tente d'aider des romanciers proscrits à l'Est en concevant et en éditant une collection « Writers From the Other Europe » (« Écrivains de l'autre Europe »). En 1975, il y préface d'ailleurs les nouvelles de *Risibles Amours*.

Défile aussi dans ces archives toute la « famille » Gallimard : Roger Grenier, l'un des éditeurs ; l'auteur Claude Roy ; François Hirsch, alias François Kérel, traducteur attiré de Kundera, et, bien sûr, le patron lui-même, Claude Gallimard. Celui-ci a fait la connaissance de Kundera lors de la sortie à Paris de *La Plaisanterie*, à l'automne 1968. Depuis, il a pris l'habitude de se rendre à Prague. « A quatre reprises, croit se souvenir son fils Antoine, l'actuel président de la maison d'édition. Il m'en parlait à chaque fois. A l'époque, les éditeurs n'étaient pas nombreux à s'y rendre... »

Gallimard, qui publie le communiste Aragon, n'est pas trop mal vu par la StB, qui le dit « progressiste », « sympathisant du PCF »... A chaque voyage, Claude Gallimard rend diplomatiquement visite à la maison d'édition tchèque Dilia. N'empêche : les visites au caricaturiste Adolf Hoffmeister, qui l'héberge le plus souvent, les cafés où il s'attarde, tout est consigné dans le dossier « Elitar I ». La StB sait qui l'attend à l'aéroport, qui le accompagne, note ses horaires d'avion. Mais loupe aussi, au passage, quelques informations...

PETITS BOULOTS ET EXIL

Milan Kundera l'a raconté dans un court texte confié, en 2011, au *Nouvel Observateur* : Claude Gallimard profite d'un de ces séjours pour rapporter en toute discrétion deux manuscrits, dont *La Valse aux adieux*. « Pour moi, [ce livre] était un « adieu » à ma vie d'écrivain, a-t-il raconté dans les colonnes du journal de son ami Jean Daniel. Claude Gallimard l'a compris et, à sa façon, fine, presque timide, il nous a encouragés, ma femme et moi, à émigrer. »

Une lectrice de Gallimard suit souvent le « patron » à Prague. Son nom figure dans le dossier « Elitar I » : c'est Colette Duhamel, alors épouse du ministre des affaires culturelles, Jacques Duhamel. « Je me souviens bien que ma mère était partie plusieurs fois en Tchécoslovaquie avec des billets plein les poches, témoigne son fils, le politiste Olivier Duhamel. C'étaient les droits d'auteur de Milan. »

Comme tant d'autres intellectuels mis au ban par le régime et privés de métiers qualifiés, le couple se trouve en effet sans revenus. Chacun cherche un petit boulot : Tomas, le héros de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, devient laveur de carreaux. Vera Kundera, à laquelle on propose de « faire la plongée » dans une foire de la ville de Brno, préfère donner des leçons d'anglais chez elle. Milan, lui, tente de devenir chauffeur de taxi : en vain. Du coup, il signe sous un faux nom les horoscopes d'un très populaire magazine pour la jeunesse, *Jeune Monde*, et, toujours sous pseudonyme, écrit une pièce de théâtre, *Jacques et son maître*, qui a passé les frontières et les âges : c'est celle qui choisit de jouer Emmanuel Macron en 1992, alors qu'il est en 3^e, devant une professeure de français devenue depuis son épouse.

Sans être de fins psychologues, les fonctionnaires de la StB croient comprendre que ce qui prévaut pour Kundera, c'est de poursuivre son œuvre. Une bonne raison de quitter le pays ? A partir de 1974, il est convoqué au ministère de l'intérieur ou dans les locaux de la StB, rue Bartolomejska, pour sonder ses intentions. « La police comprend que Kundera a envie de s'exiler et s'en réjouit, raconte Petr Zidek. Le régime communiste veut se débarrasser de lui et, à partir de 1974, la police va tout faire pour lui faciliter la tâche. » Et exaucer ainsi le vœu secret de son ami français Claude Gallimard...

Ces moments clandestins partagés à Prague sous l'occupation russe ont créé de solides fidélités. Antoine Gallimard est resté l'éditeur et l'ami du couple. En 2005, pour les 80 ans de Colette Duhamel, devenue entre-temps madame Gallimard, Kundera a accepté de mêler sa plume à celles de cinquante autres amis pour un livre d'hommages, un collector réservé à la famille, sous une fausse couverture blanche. Dans son texte – un Kundera inédit, en somme –, l'écrivain se souvient que lorsque « Colette » quittait Prague, elle lui glissait toujours les mêmes mots à l'oreille : « Un jour, Milan, peut-être en France... » ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article En route vers l'Ouest

En route vers l'Ouest

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 316

A l'été 1975, l'écrivain et son épouse parviennent à quitter la Tchécoslovaquie et à rejoindre la France, où ils ont plusieurs amis. Mais même à Rennes, le régime communiste continue de les surveiller

Dimanche 20 juillet 1975, une Renault 5 bleue immatriculée ABX 5182 quitte la Tchécoslovaquie et file vers la frontière allemande, direction Munich. A l'arrière, des cartons bourrés de livres, une cinquantaine de disques, des valises, quelques robes. A l'avant, les Kundera. Véra a 39 ans, Milan, 46. L'autorisation de se rendre en France pour « 730 jours » leur a été délivrée le 2 juillet, les passeports, le 12. Une grosse semaine plus tard, le couple quitte la maison de la rue Purkynova, à Brno, en Moravie, et roule vers « l'Ouest », comme on disait avant la chute du mur de Berlin. L'écrivain laisse derrière lui sa mère. Véra abandonne aussi ses parents. Drame des exilés...

Leur avenir est tout à coup décomposé. Où les entraîne-t-il ? « J'étais absolument convaincue que jamais je ne reverrais Prague », confie aujourd'hui Véra Kundera au Monde. Cet été 1975, ce n'est pas le cas de son mari. « J'ai le droit de retourner en Tchécoslovaquie. C'est extrêmement important pour moi », assure Milan Kundera, moins d'un an après ce périple, au journal allemand *Europäische Ideen. L'existence d'un migrant permanent me déprimerait.* »

La R5 traverse la Bavière et avale les kilomètres. « Strasbourg, Reims, Amiens, Orléans, Troyes... Nous avons visité toutes les cathédrales », se souvient Véra Kundera. Le voyage doit prendre fin à Rennes. Pourquoi Rennes ? Par un complot de hasards, comme souvent chez son mari. Tout s'est noué à Paris, un an avant cette odyssee, à l'occasion d'une réception donnée en l'honneur de l'écrivain, révèle l'académicien Dominique Fernandez, âgé comme lui de 90 ans.

En 1973, le prix Médicis étranger a couronné Milan Kundera pour *La vie est ailleurs*. Au printemps 1974, après un an d'attermoissements, le pouvoir communiste tchécoslovaque consent à lui octroyer un visa de quinze jours pour recevoir sa récompense à Paris. Le lauréat est attendu une fin d'après-midi chez Gala Barbisan, cofondatrice du prix. C'est une Russe de 70 ans, elle a émigré d'Union soviétique en 1935 pour épouser un riche industriel italien. « Une femme libre, à la fois stalinienne et millionnaire », précise Dominique Fernandez. Avant de choisir Kundera pour le Médicis, elle m'avait demandé : « Dominique, vous pensez que je peux donner le prix à l'ennemi de ma patrie ? »

La mécène a réuni les jurés dans son hôtel particulier aux airs de chalet, sur la butte Montmartre. Quand la longue silhouette du lauréat apparaît dans le salon-atelier, tous les regards se tournent vers lui. « Personne ne le connaît », poursuit Dominique Fernandez. Il nous raconte que la vie est impossible à Prague, qu'il doit quitter l'appartement pour parler à sa femme, qu'il y a des micros partout... De sa voix assourdie, Kundera glisse ce soir-là aux membres du jury : « J'aimerais trouver du travail chez vous. » Pas question de fuir dans la clandestinité : il veut s'exiler légalement. « Dissident, le rôle ne lui convenait pas. Il ne souhaitait pas de malentendu politique. Ce qui lui importait, lui, c'était d'être écrivain », insiste l'académicien. « Kundera ne voulait pas devenir la marionnette des rapports Est-Ouest. Le "moi d'abord" du romancier... », renchérit l'écrivain Philippe Sollers, qui, dans les années 1980, accueille dans sa revue *L'Infini* des articles publiés plus tard dans l'essai *Les Testaments trahis* (1993).

Durant le petit raout de Gala Barbisan, Fernandez a une idée. Lui-même enseigne l'italien à l'université Rennes-II. Pourquoi ne pas y demander un poste pour Kundera ? Parmi les jurés du Médicis réunis ce soir-là se trouve

Lucie Faure, l'épouse d'Edgar Faure, ancien ministre du général de Gaulle et de Georges Pompidou, devenu président de l'Assemblée nationale. Lucie Faure (« Fauero », « la femme de Faure », écrit alors la police secrète tchèque, la StB, dans ses dossiers), tour à tour relieuse, directrice de revue, est désormais romancière et fascinée par la jalousie et les passions contrariées. Les personnages ambigus des *Risibles amours*, de Kundera, l'intriguent. Elle pourrait l'aider en parlant de sa situation à son mari.

A Paris, le romancier retrouve le couple Faure lors d'un repas organisé en son honneur par Claude et Simone Gallimard, dans la salle à manger privée du dernier étage de la maison d'édition, où Kundera loge pour l'occasion. La conversation de ce 8 mai 1974 est rapportée par le romancier Claude Mauriac dans son journal *Le Temps immobile* (Grasset, 1988). Autour de la table ovale, il n'est question que du duel électoral Mitterrand-Giscard. Un vrai dîner parisien... D'après Mauriac, Kundera « écoute sans rien dire ». « Mais où suis-je ? », doit-il se demander.

Heureusement, Dominique Fernandez veille. « Après le séjour de Kundera, j'ai proposé au conseil d'université de Rennes qu'il devienne professeur associé », indique l'académicien, et Edgar Faure a intrigué pour le permis de séjour. Le cours de littérature générale et comparée du romancier tchèque pourra débiter à la rentrée 1975. Voilà pourquoi, ce 25 juillet, les Kundera débarquent à Rennes en empruntant... « l'allée de Brno ». Les deux villes ont été jumelées dix ans plus tôt. Encore une coïncidence qui, en 2019, continue de réjouir Véra Kundera.

A l'époque, la capitale bretonne n'a rien à voir avec la ville étudiante d'aujourd'hui. C'est une cité un peu assoupie, à laquelle l'écrivain ne trouve aucun charme. « Je pensais que Brno était la ville la plus laide au monde, s'amuse-t-il devant son nouveau collègue Fernandez. J'ai découvert qu'il y avait Rennes... » Le premier soir, le blues est tel que le couple met le cap encore plus à l'ouest, face à l'océan, sur le Sillon de Saint-Malo, devant le Grand Bé où git Chateaubriand.

« J'ÉCRIS POUR FAIRE RIRE VÉRA »

A Rennes, ils louent un appartement au dernier étage des Horizons, l'une des deux tours situées à l'ouest de la ville. Le bâtiment culmine à 100 mètres, offrant un point de vue imprenable sur la cité, mais aussi une échappée pour l'imagination. « Quand le soleil m'a réveillé, j'ai compris que ces grandes fenêtres donnaient à l'est, vers Prague », écrit Kundera dans *Le Livre du rire et de l'oubli* (1979). A 2000 kilomètres de distance, il peut chercher du regard ses personnages. « Heureusement, j'ai dans l'œil une larme qui, semblable à la lentille d'un télescope, me rend plus proche leur visage. »

L'université a été déplacée en 1967 du centre historique vers le quartier périphérique de Villejean-Malifeu. « J'habitais Paris et j'ai fait la navette tous les lundis pour mon cours d'italien », poursuit Fernandez. Milan m'attendait au train et m'emmenait déjeuner chez eux, Véra cuisinait des plats tchèques avec des graines de pavot. Les murs arrondis de leur appartement sont décorés de dessins et de céramiques de l'écrivain. « Le menuisier de la fac était venu construire une bibliothèque », se souvient l'académicien.

En cette seconde moitié des années 1970, les Kundera font gaiement l'apprentissage de la France par la province. Véra « taille une bavette » avec les commerçants, les concierges, les patrons de bistro. Tout lui paraît exotique. Elle demande du « raifort », on lui donne du « roquefort ». Au supermarché, elle



Milan Kundera, dans son appartement de Rennes, en juin 1978. FERDINANDO SCIANNA/MAGNUM

goûte les « vingt sortes de moutarde » en ouvrant chaque pot. « Un jour, je colle l'autocollant "J'suis bretonne et j'en suis fière" sur notre voiture. Quelques heures plus tard, elle était volée. » Il y a chez cette femme le culte du détail et la manière de saisir le comique involontaire des choses que l'on retrouve dans les romans de son mari.

Pendant qu'il enseigne, elle suit des cours de littérature à la fac. Six mois ne se sont pas écoulés qu'une longue agitation étudiante gagne le campus. Quel spectacle, pour un homme ayant fui l'occupation communiste ! « Imaginez un exilé tchèque assistant en entomologiste aux élucubrations de jeunes révolutionnaires en chambre jouant l'occupation de la Sorbonne dans un amphithéâtre rebaptisé "amphi Ulrike Meinhof" [la terroriste d'extrême gauche de la bande à Baader], raconte, amusé, un ancien étudiant en lettres. Ubuesque. Heureusement pour nous, poignée d'étudiants qui avons rendez-vous avec lui chaque semaine, Kundera était là pour dessiller nos regards... »

Le statut de professeur associé garantit un salaire de 7212 francs (1099 euros), selon les archives de la StB, plus « 685 francs d'indemnité d'expatrié ». « Heureusement, il y avait les amis pour nous prêter des petites cuillères », précise Véra Kundera. L'été suivant, ils sont invités par un prof de littérature à découvrir Belle-Ile-en-Mer (Morbihan), le lieu de villégiature des Parisiens de la rive gauche. Le début de douces parenthèses estivales dans une maison proche du phare des Poulains ou au moulin de Bourhic, à Locmaria.

RENCONTRE À BELLE-ILE

Qui le sait ? C'est ici, durant la canicule de 1976, que s'est écrit *Le Livre du rire et de l'oubli*. « Contre l'avis de Milan, j'avais emporté avec moi sa machine à écrire », raconte Véra Kundera. Pendant six semaines, il m'a dicté la première version de son livre. On travaillait en maillot de bain dans le jardin en buvant du vin. Parfois, j'avais le blues de la Bohême. Milan a écrit ce livre pour que je ne sois pas triste. » Pendant la « normalisation », à Prague, il disait déjà : « J'écris pour faire rire Véra. »

En congés sur l'île du Morbihan, l'historien Pierre Nora croise cet été-là, sur la plage, son ami l'écrivain et journaliste du *Nouvel Observateur* Claude Roy, figure influente de l'épo-

que. Il passe des vacances chez Milan Kundera, dont il porte et salue chaque ouvrage. Présentations sur le sable. Nora s'apprête à fonder *Le Débat*, la revue intellectuelle de Gallimard. La rencontre de Belle-Ile scelle une amitié. Des années plus tard, Nora interpelle Kundera : « Ecris donc ton dictionnaire personnel. Tes mots-clés, tes mots-problèmes, tes mots-amours... » L'écrivain s'exécute et rédige pour *Le Débat* un abécédaire de 69 mots que l'on retrouve dans son essai *L'Art du roman* (1986).

La rentrée scolaire sonne pour lui le retour à la « vie anonyme (...) d'un professeur de province ». C'est ce qu'il croit. Ses faits et gestes, il l'ignore, sont espionnés jusqu'en Bretagne, révèle aujourd'hui les archives de la sécurité d'Etat tchécoslovaque. Les agents veulent savoir si l'exilé tient des propos critiques sur la « normalisation » en place depuis 1968, « ce qui fournirait enfin aux autorités une bonne raison pour le déchoir de sa nationalité », rappelle, à Prague, l'historien Petr Zidek. Pour cela, il faut le surveiller de près.

Ces documents nous apprennent que la StB a collaboré à Rennes avec deux lectrices de langue tchèque. Sans grand résultat. Kundera se tient prudemment à distance de ses compatriotes. D'après Petr Zidek, les hommes en gris se lancent alors dans « un jeu assez sale ». A Prague, ils convoquent tous ceux qui restent en contact avec le couple. « Pour les terroriser, la police leur a dit que Kundera avait fait de l'espionnage avec des agents impérialistes », précise l'historien. C'est aussi une façon d'intimider Kundera lui-même. S'il rentrait, il aurait pu être jugé pour cette fausse activité. »

La sécurité d'Etat suit le déménagement qui s'annonce, en 1978, dans « l'appartement 303-B » de la tour des Horizons. Véra Kundera a deviné qu'ils ne pourraient plus revenir à Prague. Du coup, le couple préférerait vivre à Paris. Pierre Nora, l'ami rencontré sur la plage, l'a compris. « Dès 1976, j'avais présenté Kundera à François Furet, pour qu'il l'aide », raconte l'historien. Président de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), cet ancien du PCF, devenu un anticommuniste farouche, s'intéresse aux dissidents. Pourquoi ne pas rassembler ceux-ci dans un séminaire autour de Kundera ? ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article Un séminaire très couru

Milan Kundera a ôté son imper et posé sur la table sa casquette de marin. Portait-il un pull à col roulé noir ? Une chemise bleu nuit ? La mémoire manque, les souvenirs divergent. Nous sommes en 1980, rue de la Tour, dans le quartier de Passy, à Paris, le jour du premier séminaire de l'écrivain tchécoslovaque installé dans la capitale. Pendant plus d'une décennie, à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), il va faire connaître à une quarantaine de privilégiés son panthéon littéraire.

Ses auditeurs se souviennent que ce premier lundi, sa main avait dessiné sur le tableau la carte de l'Europe et placé Budapest, Vienne et Prague, son triangle magique, pour faire connaître aux Occidentaux cette terra incognita littéraire. En introduction, il leur dit : « *En France, vous n'avez pas compris. Kafka n'est pas un auteur tragique, c'est un auteur comique. Il faut rire avec Kafka. Et donc vous débarrasser d'abord de tous les "kafkologues"* » – ces spécialistes qui, selon lui, ont recouvert de leur érudition l'univers de l'écrivain. « *Rappelez-vous les premières pages du Procès : deux hommes débarquent le matin chez K., au lit, pour lui apprendre qu'il est accusé. La scène est absurde et drôle. Quand Kafka a lu ce chapitre pour la première fois à ses amis, ils ont tous ri.* »

À l'EHESS, l'usage n'est pas aux cours magistraux, en surplomb et en amphî. Chaque lundi, autour de la table en U, une assistance baroque, très différente de l'habituel public étudiant des séminaires universitaires, vient écouter cet écrivain au regard mélancolique évoquer la littérature de l'Europe centrale. Il y a là, pêle-mêle, trois élégantes de la bonne société roumaine établies dans le 16^e arrondissement, perles et ongles rouges déployés, qui s'amuse des mots de l'écrivain, un rabbin (Gilles Bernheim), un génial photographe aveugle (le Slovène Evgen Bavcar), des autodidactes, des Américains, deux traducteurs, une très jeune Italienne sans le sou... « *Tous les grands écrivains que je connaissais étaient morts. J'en rencontrai enfin un vivant* », dit en riant la romancière Simonetta Greggio.

Comme chaque semaine, l'auteur de *La Plaisanterie* (1967) a sorti de sa sacoche une chemise à élastiques, d'où il extrait des notes, parfois des schémas. Du temps où il enseignait à l'école de cinéma de Prague, il parlait sans avoir rien écrit. Mais, depuis qu'il a commencé à assurer des cours en France – à la faculté de Rennes, en 1975 –, il passe des nuits à les préparer. « *Quand nous sommes arrivés, il avait les cheveux noirs. Six mois plus tard, ils étaient gris* », raconte son épouse, Véra. Chaque lundi, dans l'appartement qu'ils louent rue Littré, près de Montparnasse, elle lui prépare deux tickets de métro, plus l'argent pour le pot qui suit, au café.

Il n'existe aucun enregistrement de ces rendez-vous hebdomadaires. Heureusement, il y a Lakis Proguidis. Cet ingénieur communiste grec, immigré à Paris, est la mémoire vivante du séminaire. Il a appris le français en lisant *Le Livre du rire et de l'oubli* (1979), s'est inscrit parmi les premiers à l'EHESS et n'a pas manqué une séance jusqu'à la fin, en 1994, même lorsqu'il travaillait dans un restaurant grec. Il évoque ces belles années en roulant les « r » comme des cailloux. « *Kundera a commencé par deux ans de Kafka, puis, dans le désordre, deux ans d'Hermann Broch, puis une année de Dostoïevski, puis...* »

L'écrivain tchécoslovaque n'a pas le charisme de son ami Cornélius Castoriadis, qui officie le mercredi dans la même salle. Une voix un brin monocorde, une « *réserve proche de la timidité, ou inversement* », d'après Simonetta Greggio. « *Il semblait toujours sur la défensive, poursuit-elle, comme s'il ne voyait pas les étudiants et se méfiait de trop de familiarité ou d'exubérance – un trait de la culture d'Europe centrale.* » Kundera n'a pas la vocation de l'enseignement : d'ailleurs, il n'entend pas diriger de travaux ou de thèse. Y trouvait-il du plaisir ? Pas certain. Mais il passionne, car il ne parle pas seulement de littérature, mais de « sa » littérature. « *J'ai réalisé avec lui qu'il y a des choses de la vie d'un homme qu'on ne comprend que par les livres* », confie Gilles Bernheim.

Kundera lit des extraits de *L'Homme sans qualités*, de l'Autrichien Robert Musil, fait découvrir *Le Brave Soldat Chvéïk*, du Pragoïsl Jaroslav Hasek, *Les Somnambules*, de son cher Broch. Ce séminaire est aussi, pour lui, un formidable laboratoire, où il développe ses idées sur le roman et l'art de la composition, toutes reprises dans ses essais ultérieurs : *L'Art du*



Milan Kundera, à son domicile parisien, en août 1984. FRANÇOIS LOCHON/GAMA-RAPHO/GETTY

Professeur particulier

roman (1986), puis *Les Testaments trahis* (1993), *Le Rideau* (2005)... C'est comme un « *atelier du roman* », le nom de la revue (et de la petite confrérie) créée en 1993 par Proguidis et où sont passés tant de francs-tireurs rétifs aux écoles, tels que le jeune Houellebecq. A ses côtés, sur la table en U, se tient un thé-sard de 30 ans aux cheveux bruns. Christian Salmon est alors un jeune marxiste, auteur d'une thèse sur la révolution bolchevique. Il a rencontré Kundera presque par hasard, en l'interviewant pour le journal *Libération*. Une complicité s'est nouée, et Salmon est devenu le premier assistant de ce drôle de séminaire, avant de céder la place à Proguidis. Lui aussi se souvient : « *En ce début des années 1980, Kundera était à la mode.* » La future académicienne Danièle Sallenave et le philosophe Alain Finkielkraut se joignent à la bande. Avec le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, en 1984, arrivent aussi les dilettantes et les importuns. Il faut refuser du monde.

« UN SARTRE ANTI-IDÉOLOGIQUE »

À l'époque, dans les khâgnes de France, un interdit pèse sur le bon vieux roman. On étudie Sarraute et Robbe-Grillet, ou alors on décrypte les textes par la critique structuraliste. Pas toujours enthousiasmant. Kundera, lui, incarne une autre avant-garde. Les livres autobiographiques – on ne dit pas encore « autofiction » – qui puisent dans l'intimité des vies, très peu pour lui : « *Imposer son moi aux autres, c'est la version la plus grotesque de la volonté de puissance.* » Il préfère explorer de nouveaux territoires : dans ses romans, il mêle méditations et récit.

La lassitude de l'époque n'est pas uniquement littéraire. « *Au séminaire de Kundera se retrouvaient les orphelins d'idéologies et de maîtres à penser.* » La crise du marxisme, au début des années 1980, « *sonne la fin des grands récits d'émancipation politique et ouvrait une parenthèse historique* », juge l'auteur de *Storytelling. La Machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, best-seller publié en 2007 (La Découverte). Entre la chute du mur de Berlin, en 1989, et les attentats du 11 septembre 2001, Kundera remplit un vide. Jean-Pierre Salgas, spécialiste de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz, l'avait glissé à la sortie d'une séance : « *Kundera pourrait être le nouveau Sartre. Un Sartre anti-idéologique...* »

Kundera est « *tendance* », et Jack Lang ne s'y trompe pas. « *Dès l'élection de François*

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 4/6

Dans les années 1980, l'écrivain d'origine tchécoslovaque occupe une place de choix dans la vie littéraire française. À Paris, il dirige un séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales

« J'AI RÉALISÉ AVEC LUI QU'IL Y A DES CHOSES DE LA VIE D'UN HOMME QU'ON NE COMPREND QUE PAR LES LIVRES »

GILLES BERNHEIM
ancien grand bibliothécaire de France

Mitterrand, en mai 1981, nous cherchions à multiplier les gestes symboliques et politiques », témoigne l'ancien ministre de la culture. Or, depuis deux ans, Kundera est un apatride. En 1979, les communistes au pouvoir à Prague ont enfin trouvé les prétextes pour lui retirer sa nationalité : un long extrait du *Livre du rire et de l'oubli* paru dans *Le Nouvel Observateur*, puis un entretien au *Monde*, où il déplore « *le massacre de la culture tchèque* » après l'écrasement du « printemps de Prague ». « *On disait que sa naturalisation était bloquée par Giscard, précise Jack Lang. En juillet 1981, je décide de le faire français.* »

En réalité, le processus a commencé bien avant, lors d'un déjeuner entre l'historien François Furet, président de l'EHESS, et le premier ministre Raymond Barre. « *Un jour du printemps 1979, raconte au Monde l'historien Jacques Revel, François Furet reçoit un appel de l'économiste Jean-Claude Casanova* », qui, au cabinet du premier ministre, veille sur l'éducation et les universités. Revel est alors le plus proche collaborateur de Furet à l'EHESS. « *Casanova nous propose de venir déjeuner à Matignon avec Raymond Barre.* »

Dès 1978, Kundera cherche à quitter Rennes, où il vit avec son épouse depuis trois ans. « *Avec des amis, on avait tenté de lui trouver un poste dans une université au Québec* », dévoile le Canadien François Ricard, ex-professeur à l'université McGill, à Montréal. Mais ses relations parisiennes ont le bras plus long. Les portes de l'EHESS vont s'ouvrir à lui. « *L'école a toujours accueilli des inclassables* »,

rappelle Revel. Le déjeuner entre François Furet et Raymond Barre s'achève avec la promesse, par le chef du gouvernement, de débloquent une autorisation budgétaire pour créer une chaire « spéciale Kundera ».

En privé, à cette époque, Milan Kundera appelle Furet son « *bienfaiteur* ». Mais il ne lui obéit pas pour autant. Ancien communiste lui aussi, l'historien de la révolution française entend contrer l'influence des « rouges » sur le sol français, et imagine jeter une tête de pont entre intellectuels de l'Est et de l'Ouest. Ce n'est pas exactement le plan de Kundera. L'écrivain a appris à ruser en Tchécoslovaquie, lorsqu'il était sous haute surveillance politique et policière. En France, il continue de jouer. Tout est dit dans ce dialogue avec lui-même, extrait des *Testaments trahis*. « *Vous êtes communiste, monsieur Kundera ? – Non, je suis romancier.* » « *Vous êtes dissident ? – Non, je suis romancier.* » « *Vous êtes de gauche ou de droite ? – Ni l'un ni l'autre. Je suis romancier.* » À Prague, il a refusé la dissidence. À Paris, il est un non-aligné.

ÉCRITURE ET POLYPHONIE

Rien d'autre ne l'intéresse que « *l'héritage* » du roman depuis Cervantes. « *Il le racontait comme ces chamans qui reconstruisent les lignes de vie sur quatre siècles*, se souvient Christian Salmon. Il résume en une séance *l'histoire du rire de Rabelais à Gogol, en passant par l'ironie romantique pour arriver à l'absurde beckettien. L'histoire du roman était une chambre d'écho. C'est à Rabelais que réagit Sterne, qui inspire Diderot, c'est la tradition de Flaubert qui se prolonge chez Joyce, c'est Kafka qui fait comprendre à Garcia Marquez la possibilité d'écrire autrement...* »

« *Un jour, raconte Proguidis, Kundera arrive à la séance avec un magnéto et des cassettes de Stravinsky et de Janáček.* » Norbert Czarny, professeur de français à l'époque, devenu critique littéraire pour le journal en ligne *En attendant Nadeau*, se souvient aussi : « *Il nous avait fait écouter Le Chant des oiseaux, de Clément Janáček.* » Pour Kundera, l'écriture est polyphonie, comme en musique, cet art dont il a failli faire son métier, à 20 ans : « *Quelque chose m'en est vraiment resté quand je construis mes romans* », explique-t-il, en 1984, à Bernard Pivot, sur le plateau de l'émission *Apostrophes*.

Le séminaire a semé des petites légendes, comme cette devinette un jour posée par Kundera : à 40 ans, atteint de tuberculose, Kafka exige dans ses dernières volontés que ses écrits inédits soient brûlés après lui. Il confie cette mission à son meilleur ami, Max Brod, lequel ne l'écouterait pas et sauverait en extremis de la destruction par les nazis *Le Procès* et *Le Château*. « *Imaginez que vous êtes Max Brod* », lance Kundera à l'assistance. « *Que faites-vous ?* » Faut-il obéir, pour respecter la demande de l'écrivain, ou trahir, et penser à sa postérité ? A la fin du cours, il finit par dévoiler sa propre position. « *J'aurais gardé les romans de Kafka, pas publié son Journal.* » Silencieusement, il a tiré une autre morale de l'histoire : toujours maçonner et verrouiller soi-même son œuvre avant d'entrer dans les ténébres. ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article En français dans le texte

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 516
Au milieu des années 1980, le romancier décide de revoir toutes les traductions de ses livres, puis, en 1995, se met à écrire en français. Manie obsessionnelle ou stratégie de globalisation littéraire?

C'est une autre guerre qui s'engage. Plus secrète, plus intime. Tout commence lors d'un entretien avec Alain Finkielkraut. En 1979, le philosophe interviewe Milan Kundera pour le quotidien italien *Corriere della sera* et *L'Express*. Pourquoi le style «fleuri» et «baroque» de *La Plaisanterie* est-il devenu si «dépouillé» et «limpide» dans vos livres suivants, lui demande-t-il? L'écrivain tchèque installé en France ne comprend pas bien la question de «Finkie». Il se replonge de nouveau dans ce roman publié à Paris en 1968, le début de sa gloire.

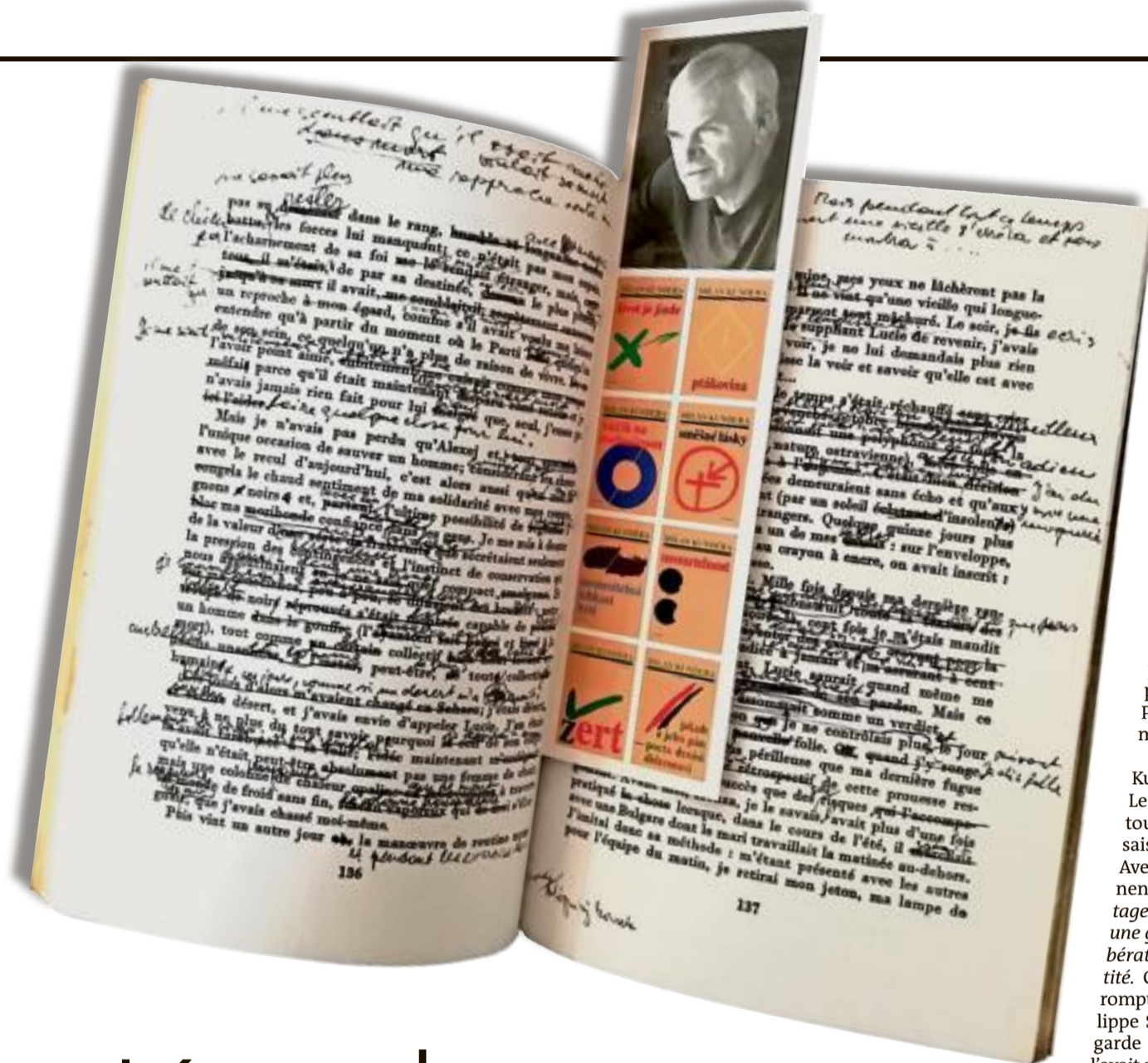
La suite est racontée par Kundera dans une note ajoutée à la «version définitive» de *La Plaisanterie*. «Je fus stupéfait», explique le romancier. Le roman n'avait pas été «traduit», mais «réécrit». Pour preuve, il dresse un inventaire des plus atroces «métaphores embellissantes» qui lui ont été infligées. «*Le ciel était bleu*», en tchèque, devient en français «*sous un ciel de pervenche, octobre hissa son pavois fastueux*». «*Elle commença à battre l'air furieusement autour d'elle*» est traduit par : «*Ses poings se déchainèrent en moulin à vent frénetique*»...

L'auteur de l'outrage s'appelle Marcel Aymonin. On l'a oublié – et pour cause. La guerre froide a aussi infiltré le monde de la traduction. Autour de lui flotte un parfum de scandale. Adhérent du PCF en 1948, Aymonin était un ancien attaché culturel du «service diplomatique français» en Tchécoslovaquie. Le 27 avril 1951, quinze ans avant sa collaboration avec Kundera, il tient une conférence de presse à Prague pour dénoncer «*la France, valet de l'impérialisme américain*». Il va même jusqu'à demander le droit d'asile au pouvoir communiste. Qui était vraiment ce premier traducteur de Kundera? Un militant aveugle ou acharné? Un agent de Prague? «*Je me suis souvent posé la question*», soupire François Kérel, 94 ans, le fidèle traducteur de Kundera. *S'il était un espion, c'était un espion de très bas vol.*

EXIT ARAGON ET SA PRÉFACE

La postérité kundérienne a gommé Aymonin. D'autres personnages, plus célèbres, ont été effacés, eux aussi, de son histoire. Aragon et sa préface de *La Plaisanterie*, par exemple, biffés de «La Pléiade», comme d'autres de la photo au temps de la propagande. «*Pour Kundera, le texte d'Aragon politisait trop le livre*», résume François Ricard, ex-professeur de littérature à l'université McGill de Montréal et héraut autorisé de la geste de l'écrivain depuis 1978. «*Il cherche à évacuer son passé communiste, comme le font d'ailleurs certains personnages de ses romans*», confirme Martin Rizek, auteur de *Comment devient-on Kundera?* (L'Harmattan, 2001).

Pour son entrée dans «La Pléiade», en 2011, il a posé ses conditions. N'y figurent que ses onze romans, une pièce de théâtre et quatre essais. Les seuls qu'il «valide». Aucun poème, une seule de ses trois pièces de théâtre; son retentissant article «Un Occident kidnappé» est aussi absent. L'unique biographie est celle... de ses livres. Pas d'appareil critique ni de variantes, contrairement à la tradition. Pas de chronologie non plus. Sur la tranche des deux volumes vert et or



Fac-similé de la première édition de la traduction française de «La Plaisanterie», avec les nombreuses corrections, mots barrés, ajouts et remarques de la main de Milan Kundera.

PAMATNIK NARODNIHO PISEMNICTVI

roman. Le succès inattendu de *La Plaisanterie*, porté par l'écrasement du «printemps de Prague» et l'occupation soviétique, en 1968, l'a marqué. La «réception» d'une œuvre, comme disent les sociologues, il en a appris l'importance. Ce n'est pas une simple rencontre avec son public. Plutôt un combat, et pas seulement sur le sol national.

Quand il écrivait en tchèque, Kundera semblait intouchable. Les critiques parisiens l'avaient toujours épargné. La série d'essais en français change la donne. Avec la fin des années 1990 viennent les premières piques. «*Ravage de Milan... Style aride comme une grille de mots croisés*», écrit *Libération* à la sortie de *L'Identité*. C'est d'ailleurs l'époque où il rompt avec l'éditeur et écrivain Philippe Sollers, ce cardinal de l'avant-garde qui, dans les années 1980, l'avait adoué à Paris.

Le motif officiel de la fâcherie? Une bouteille de sauternes. L'éditeur bordelais l'avait soigneusement choisie et portée chez les Kundera, dans leur nouvel appartement du 7^e arrondissement, et posée sur la table du déjeuner. Comme pour toute nouvelle nourriture ou boisson, Vera avait promené son pendule au-dessus de la bouteille. Depuis un épisode d'allergie au visage, elle ne s'en sépare plus, et teste ainsi chaque plat, y compris au restaurant, même quand le couple est invité à dîner chez des amis. «*Je me souviens qu'un jour Milan m'avait dit: "Tous les imbéciles croient en Dieu que je ne vois pas, moi je crois au pendule que je vois"*», raconte le metteur en scène Nicolas Briçonon.

Le pendule est l'arme secrète de Vera, un instrument bien pratique, dont elle use avec malice. Parfois, on voit son doigt pousser discrètement le fil. Il lui sert à éloigner ceux qu'elle n'aime plus ou dont elle se méfie. Il ausculte même son canapé, après la visite d'un nouveau venu. Ce jour-là, le pendule s'affole au-dessus de la bouteille de sauternes, un Château Suduiraut. Sauf qu'on ne plaisante pas avec Sollers ni avec les grands crus. Calmement, l'éditeur de Gallimard prend la bouteille et la vide dans l'évier de la cuisine. Fin de partie et prétexte d'une brouille qui grondait déjà.

Sollers regrette bientôt dans un article le passage au français de Kundera: ses textes «gagnaient à la traduction». Dans son journal, *L'Année du tigre*, en juin 1998, il juge «*plutôt plat*» *L'Identité*, qui vient de sortir. Il y a aussi cette phrase, lâchée dans *Un vrai roman* (Plon, 2007): «*Kundera s'est mis à écrire en français. Silence*». Le jour où il se moque de lui – sans le citer – dans une de ses fictions, Kundera tremble de tous ses membres. Dans *Les Testaments trahis*, ce dernier rendait pourtant moult hommages à Sollers, confessant le «*sentiment de parenté esthétique secrète*» éprouvé pour cet amoureux du XVIII^e siècle comme lui. Tous deux avaient été «lancés» par Aragon, une de leurs admirations. Est-ce pour se venger? Ou – tout aussi cruel – parce que son nom n'évoquerait rien à ses lecteurs mondialisés? Les passages du livre consacrés à Sollers disparaissent eux aussi purement et simplement de «La Pléiade». Gommés, comme tant d'autres.

Les essais suivants sont lancés depuis l'étranger. *L'Ignorance* paraît en Espagne en 2000, trois ans avant la sortie parisienne, *La Fête de l'insignifiance* en 2013 en Italie, un an avant la France. «*C'est à la fois une affaire de marketing et un pied de nez à l'establishment parisien*, confie le Canadien François Ricard, *une stratégie qu'il avait élaborée avec l'accord d'Antoine Gallimard*», le patron de la maison d'édition. «*La Lenteur avait été mal reçue. Ils se sont dit que la critique serait meilleure ailleurs, et ça a marché!*» L'œuvre de Kundera s'échappe de Paris. Ce n'est pas tout: ses romans, longtemps ignorés à Prague, sont désormais traduits en tchèque... du français! ■

ARIANE CHEMIN

Prochain article *La nostalgie de Prague*

Kundera en français dans le texte

de la prestigieuse collection de Gallimard, le titre du recueil s'affiche au singulier: «*Œuvre*», et non «*Œuvres*» ou «*Œuvres complètes*». Du jamais-vu.

En France, la parution du recueil est saluée. A l'université de Lausanne, en Suisse, où se développe depuis quelques années – loin du milieu parisien – une passionnante sociologie critique des champs littéraires, on s'étonne. «*Tout a été contrôlé par l'auteur, contrairement à la tradition de "La Pléiade"*, commente le professeur de littérature Jérôme Meizoz. *Quand on laisse ainsi un auteur aux manettes de sa propre édition, en général, il faut tout refaire quarante ans plus tard: ce fut le cas pour Saint-John Perse.*»

«*Je ne suis pas l'éditeur de cet ouvrage, c'est Kundera lui-même!* s'exclame pour sa part François Ricard. *J'ai travaillé en secrétaire. Même si cette vision de l'écrivain coupé de la vie et de l'histoire n'est pas très à la mode, il défend radicalement son droit d'auteur contre les universitaires, les kafkologues d'aujourd'hui, qui n'attendent même pas que l'auteur ait disparu pour s'emparer de son travail.*» Kundera ne sera pas Kafka. Il veut tout contrôler de son vivant, notamment les traductions.

Au milieu des années 1980, après le succès de *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, l'écrivain se lance dans une «*grande campagne de réécriture*», selon l'expression de Ricard. Il s'agit de revoir, presque mot après mot, les traductions des textes tchèques. Ainsi, Kundera tique un jour sur ce passage de *Risibles amours*, traduit par François Kérel: «*Son corps mit fin à sa résistance passive. Edouard était ému!*» Emu? Ridicule. Excité? Bof. Mais non!, impose le romancier, il faut écrire: «*Edouard banda!*» «*Franchement, pour moi, ça n'allait pas, témoigne Kérel. Chez Kundera, il n'y a jamais rien de vulgaire, son vocabulaire est classique. Je n'étais pas d'accord et ne le suis toujours pas, mais j'ai cédé...*»

Stylo à la main, l'écrivain met au point les «*versions définitives*» de ses livres, sorte d'appellation contrôlée, stipulant que «*seul le texte revu par l'auteur a la même valeur que le texte tchèque*». Un brin blessant. «*Je l'avais un peu mal pris*», convient Kérel. Est-ce un hasard? En 1990, celui-ci décline la traduc-

STYLO À LA MAIN, IL MET AU POINT LES «VERSIONS DÉFINITIVES» DE SES LIVRES, STIPULANT QUE «SEUL LE TEXTE REVU PAR L'AUTEUR A LA MÊME VALEUR QUE LE TEXTE TCHÈQUE»

tion de *L'Immortalité*: trop de travail à l'ONU, où cet ex-communiste est salarié. Une certaine Eva Bloch s'y attelle. «*Eva Bloch*»? Inconnue au bataillon des traducteurs. Les spécialistes de Kundera se cassent la tête, en vain. «*Je suis quasi convaincu que c'était Milan lui-même, il adore la mystification*», dit Finkielkraut. «*Il m'a juré que c'était une amie, mais qui?*», s'interroge Ricard. *Tout ça est très kundérien...*

C'est comme s'il traduisait du français en français: dans les années 1990, Kundera passe presque davantage de temps à ses traductions qu'à l'écriture elle-même. Ratures, gribouillis, pas une page ne reste vierge. En 1995 paraît *La Lenteur*, premier d'un cycle de brefs romans d'une extrême sobriété, en français dans le texte. Un petit événement. En 1980, lorsque le futur président de l'académie Goncourt, François Nourissier, envisageait pour lui cette mini-révolution, l'écrivain tchèque s'en disait incapable: «*Je ne peux pas envisager de travailler dans une autre langue. Je suis trop vieux. Un essai, oui, mais pas un roman.*» «*Je ne pourrais jamais maîtriser la richesse de vocabulaire de la langue française*», confiait-il encore, six ans plus tard, à Christian Salmon, son ancien assistant.

FÂCHERIE AVEC PHILIPPE SOLLERS

Ecrire en français a une grande vertu: «*Au moins, comme ça, il n'avait plus à s'embêter avec les traducteurs*», sourit son ami Lakis Proguidis, qui dirige la revue *L'Atelier du roman*. Kundera est surtout réaliste. La langue tchèque est peu parlée. Le français lui ouvre la voie royale de la mondialisation littéraire. Garcia Marquez, Roth, Rushdie, Fuentes, Octavio Paz, ses amis écrivent en espagnol ou en anglais. Premier romancier venu d'une «*petite nation*», il doit défendre son œuvre sur la scène planétaire. En cette fin de siècle, à Paris, les barons de la République des lettres ont déjà cédé la place aux agents littéraires internationaux. Andrew Wylie, l'agent de Martin Amis, Philip Roth et Salman Rushdie, devient celui de Kundera.

«*Tu sais, Christian, 50 % du talent d'un écrivain, c'est sa stratégie*», avait glissé Kundera à Salmon, qui travaillait à ses côtés sur *L'Art du*

La nostalgie de Prague

KUNDERA, LE ROMAN D'UNE VIE 6/6

« La France est ma nouvelle patrie », assurait l'écrivain il y a quarante ans. A 90 ans, il vient de recouvrer la nationalité tchèque, tandis que sa femme rêve de repartir au pays de leur jeunesse

PRAGUE - envoyée spéciale

C'était au mois d'octobre, au monastère de Strahov, sur l'une des collines de Prague. Dans ce bijou de l'art baroque se tenait une exposition autour des traductions des œuvres de Milan Kundera. Pour s'y rendre, il fallait emprunter le sentier verdoyant et escarpé qui longe l'hôpital des sœurs miséricordieuses de Saint-Karla. L'après-midi s'en échappent toujours plusieurs infirmières aux formes généreuses et au grand tablier blanc, comme on les imagine dans la station de cure de *La Valse aux adieux* (1976).

Il n'y a pas de circuit touristique Kundera à Prague, seulement des fantômes échappés de ses livres. L'exposition au monastère de Strahov n'a pas attiré la foule. L'intrépide commissaire rêvait pourtant de « souligner l'importance de Milan Kundera, membre incontestable de la grande littérature mondiale ». Au rez-de-chaussée du 304, rue Bartolomejska, où l'écrivain et sa femme, Véra, demeuraient autrefois, une boutique de créateur vante fièrement – en anglais – sa ligne de vêtements artisanaux « *original fashion* », 100 % tchèque. Un peu plus loin se tient l'Institut du cinéma où le romancier aux 49 traductions donnait des cours dans les années 1960. Rien d'autre. Son pays natal le boude, ses livres y sont publiés au compte-gouttes, la jeunesse ne l'a pas lu.

Chez les plus âgés, ce n'est pas une histoire d'ignorance ou d'indifférence. Une blague circule ici à ce sujet : « *Havel a fait de la prison et est devenu président. Kundera est parti en France, il est devenu écrivain.* » La plaisanterie dit tout. « *Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Kundera, l'écrivain en exil, pose à ces intellectuels tchèques un problème qui confine à l'obsession ?* » Il y a trente ans déjà, le romancier américain Philip Roth avait posé la question à Ivan Klima, un écrivain tchèque ignoré des Français mais très connu dans son pays. Avant l'exil de Kundera, en 1975, on les comparait souvent. « *Son statut d'enfant chéri du régime communiste jusqu'en 1968, avait répondu Klima, le sentiment que Kundera s'est désolidarisé* » de ceux qui se battaient à Prague contre le « *totalitarisme* » et la censure imposés par l'occupant soviétique en 1968.

A 88 ans, Ivan Klima vit toujours à Prague. Il nous reçoit dans le salon de psychothérapeute de son épouse et confirme qu'avec Milan Kundera les liens sont bel et bien brisés. En République tchèque, la rumeur assure que l'exilé et sa femme séjournent ici en douce, grimés, lunettes noires sur le nez. « *Des racontars, des fantaisies, des conneries, proteste Véra Kundera. Nous ne sommes revenus que cinq ou six fois* » après la « révolution de velours » et l'élection de Vaclav Havel. La première fois, c'était en 1990 : traversée de Prague, de la tombe de son père, au cimetière d'Olsany, jusqu'à l'hôtel Hoffmeister. Tout le monde parlait anglais. « *Je reconnaissais les endroits que j'avais aimés*, a raconté Véra Kundera, mais quelque chose avait changé. Je me demandais si j'étais chez moi. »

Longtemps, à Paris, Milan a promené sa longue silhouette entre les vasques et les fontaines, les statues de duchesses, de muses et de poètes du jardin du Luxembourg, racontait-il dans *La Fête de l'insignifiance* (2014). Aujourd'hui, les sorties sont devenues rares. Les stores de l'appartement, au cœur de la capitale, restent tirés et verrouillent le huis clos sans rien laisser filtrer de leur quotidien.



Milan Kundera, à Paris, en février 2009. CATHERINE HELIE/OPALE

L'été, les fenêtres sont fermées : en bas se trouve un square, mais le romancier – comme sa femme – n'aime pas la compagnie des enfants ni les cris des bébés.

Quand la ville de Brno a décidé d'en faire son « citoyen d'honneur », en 2010, le maire s'est lui-même déplacé jusqu'à l'appartement parisien du couple pour remettre le certificat. La cérémonie s'est terminée dans un restaurant réputé, Le Récamier. Trois ans plus tôt, l'auteur de *L'insoutenable légèreté de l'être* (1984) avait reçu le prix national de la littérature tchèque. Il ne s'était pas non plus déplacé, se contentant de transmettre des remerciements enregistrés.

« J'AI SUIVI LE CHEMIN DE MES LIVRES »

C'est dans leur petite rue du 7^e arrondissement de Paris que se noue dorénavant la vie des Kundera. Le cercle des aficionados vient à eux : l'éditeur Antoine Gallimard, les anciens assistants de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) Christian Salmon et Lakis Progudis, les écrivains Yasmina Reza et Benoît Duteurtre. Il arrive aussi que le romancier François Taillandier vienne dire bonjour : « *Son long développement sur le sens de la nostalgie selon les langues, sa manière de lier le sort de ses personnages à des enjeux philosophiques, tout ça m'a beaucoup marqué* », confie ce romancier de l'histoire de France à propos de Kundera. « *Il n'a pas de disciples, mais des admirateurs, c'est encore mieux* », relève l'académicien Dominique Fernandez.

Le directeur général de la Maison de l'Amérique latine, François Vitran, passe aussi prendre le thé, en souvenir de ces années folles où, fraîchement installés à Paris, Milan et Véra Kundera ne savaient plus où donner de la tête. A l'époque, dans les années 1980, l'ambassadeur du Mexique à Paris, l'écrivain Carlos Fuentes, était leur ami et les invitait régulièrement à des fêtes. Parmi les convives, Cortazar, García Marquez. « *Et Buñuel, ajoute Véra... On se voyait souvent. On a même plusieurs fois dormi à l'ambassade.* »

En 1986, Milan Kundera et le directeur de l'EHESS, François Furet, confient au philosophe Alain Finkielkraut – autre fidèle visiteur en 2019 – les rênes d'une nouvelle revue, *Le Messager européen*, hébergée à la Fondation Saint-Simon. A l'époque, l'heure n'est pas encore aux replis nationalistes à travers le continent. L'année de son lancement, Kundera donne dans *L'Art du roman* sa définition du mot « européen » : « *celui qui a la nostalgie de l'Europe* ». Regretter, c'est encore désirer : il rêve encore d'une Europe sans murs ni bureaucratie. En 1984, dans le *New York Times*, il se demandait même « *si le con-*

cept de chez-soi n'est pas finalement une illusion, un mythe ». Comme il l'avait dit en 1981 en recevant la nationalité française : « *La France est devenue la patrie de mes livres, j'ai suivi le chemin de mes livres.* »

A l'automne 2008, Milan Kundera trace sa route d'écrivain francophone quand son passé tchèque lui revient en boomerang. En enquêtant sur l'affaire Dvoracek, un jeune opposant au régime communiste chassé puis revenu dans son pays, un journaliste et historien du magazine tchèque *Respekt* exhume dans les archives de la Sécurité d'Etat tchécoslovaque (la StB) un document inédit sur Milan Kundera. Le 14 mars 1950, alors qu'il avait 20 ans, le futur écrivain aurait dénoncé le jeune Dvoracek à la police, provoquant son arrestation et sa condamnation à 22 ans de prison. Plus d'un demi-siècle plus tard, la presse du monde entier s'empare de l'affaire et fait de lui « une balance ».

Pas de doute : le document est authentique, et le nom de Kundera y figure bien. Mais à quel titre ? Pourquoi ? « *Le travail élémentaire de l'historien n'a pas été fait*, juge le spécialiste de l'Europe centrale Jacques Rupnik, qui s'est penché sur cette affaire. *Il n'y a qu'une seule phrase qui désigne Kundera dans ce rapport de police. Elle signale une valise suspecte et ne mentionne nullement le dénommé Dvoracek. Si les mots ont un sens, on ne peut pas appeler ça une dénonciation.* » Expérience faite durant cette enquête, la StB n'est pas infaillible. Deux exemples : la R5 qui emmena les Kundera en France, à l'été 1975, n'était pas rouge et « neuve », comme retranscrit dans une note de surveillance, mais bleue et vieille de deux ans ; le boxer de Véra Kundera, évoqué dans un compte rendu de filature, n'était pas un mâle mais une femelle, et ne s'appelait pas « Honza », mais Bonza...

L'accusation est si violente que Milan Kundera brise le silence médiatique qu'il observe depuis trente-quatre ans et répond à la radio tchèque : « *C'est un coup bas. Je suis outragé.* » A Paris, des intellectuels montent au front : Finkielkraut, bien sûr, Yasmina Reza, Bernard-Henri Lévy. Dans la tourmente, les Kundera sont en miettes. « *Cette fois, nous nous sommes aperçus que tout retour était impossible*, a confié il y a quelques semaines l'épouse du romancier au magazine culturel *Host*. *Et, en même temps, est née l'idée de revenir chez soi, là où l'on peut se cacher...* »

« *On sort de l'enfance sans savoir ce qu'est la jeunesse, on se marie sans savoir ce que c'est que d'être marié, quand on entre dans la vieillesse, on ne sait pas où on va. En ce sens, la terre de l'homme est la planète de l'inexpé-*

rience », écrit Kundera. Voilà le couple déboussolé, perdu. « *Kundera, comme Stravinsky, n'a jamais supporté la notion négative de l'exil, rappelle Finkielkraut. Pour lui, l'exil était une chance, ce qui a accru sa distance avec les Tchèques. Mais, aujourd'hui, l'âge venant, la nostalgie de leur pays natal les a envahis, Véra et lui. C'est récent et c'est intéressant. C'est la raison pour laquelle ils ont accepté de recevoir la nationalité tchèque.* »

« SI J'AVAIS LA BAGUE MAGIQUE... »

Décidément, leur appartement fait office de salle des fêtes. Le 28 novembre, la cérémonie de « récupération » de la nationalité tchèque s'y est tenue, elle aussi sans témoin. Milan Kundera, qui avait été déchu de la nationalité tchécoslovaque par le régime communiste en 1979, a désormais la double nationalité. « *Il a pris le papier et il m'a dit merci* », témoigne le diplomate tchèque Petr Drulak, qui vient juste de quitter son poste d'ambassadeur à Paris. *Puis nous avons déjeuné.* » Pour le premier ministre, l'oligarque « antisystème » Andrej Babis, c'est un joli trophée. Mais, autour des Kundera, beaucoup sont stupéfaits. « *Il a écrit un livre entier sur l'impossible retour, L'ignorance, et en plus en français* », soupire Jacques Rupnik.

« *Le destin de Kundera est à bien des égards tragique, résume l'écrivain Pierre Nora. Un écrivain qui, pour être entendu, ne peut plus publier dans sa langue, c'est peut-être la pire des choses. Il n'était plus en Tchécoslovaquie sans arriver à être en France, il savait qu'il était répudié par les Tchèques, les Nobel l'ont oublié, puis la France s'est détournée de lui après l'avoir encensé...* » Son ancien ami Philippe Sollers, autre pilier de la maison Gallimard, renchérit : « *La vie des Kundera est touchante et dramatique. Arriver d'un pays avec une petite langue dans un grand pays avec une grande langue, il faut avoir les nerfs. Il les a.* »

Les années passant, c'est surtout sa femme qui vit mal son exil. Elle étouffe à Paris, il y a trop de travaux. Depuis quelque temps, la nuit, elle rêve qu'elle est allongée sur les rochers de la Vydra, dans la forêt de la Sumava, dans le sud de la Bohême, qu'elle glisse sur la glace avec ses patins ou se baigne dans la Vltava. Au café, devant nous, elle fait tourner autour de son doigt un anneau imaginaire : « *Si j'avais la bague magique...* » Un vers de Viktor Dyk, poète tchèque du début du XX^e siècle, la hante. C'est « *la patrie* » qui parle : « *Si tu me quittes, je ne mourrai pas. Si tu me quittes, tu périras.* » ■

ARIANE CHEMIN

FIN